

LES PIERRES DU SILENCE

JACQUES VÉNULETH

<http://www.jvenuleth.fr/>

(Lien vers le site internet pour connaître l'histoire du livre)

À Patricia, mon épouse.

(Version revue novembre 2008)

Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux :
... un temps pour lancer des pierres, et un temps pour ramasser des pierres ;
... un temps pour déchirer, et un temps pour coudre ;
un temps pour se taire, et un temps pour parler ;
un temps pour aimer, et un temps pour haïr ;
un temps pour la guerre, et un temps pour la paix.

L'Ecclésiaste (chapitre 3)

Six mois que je n'ai plus parlé, plus dit un mot à qui que ce soit. C'est long, six mois. J'ai parfois l'impression que je n'ai jamais su parler. Juste une impression, car, bien sûr, c'est faux.

Plus ça va, plus je suis malheureuse. Je ne sais plus comment m'en sortir. Je me suis jetée volontairement dans un piège, presque par défi, sans penser un seul instant que je pourrais m'y laisser prendre.

Il y a six mois, j'ai donc décidé de ne plus parler. Pas à la légère, et je vous dirai pourquoi le moment venu. J'ai cru décider. En fait, je n'ai rien décidé du tout, puisque aujourd'hui je ne peux plus faire autrement, inverser mon choix, retrouver la parole.

Dès que quelqu'un est en face de moi, ou même juste à côté, pas la peine d'insister. Je me bloque. Comme un jouet détraqué. Si je force, je vais casser pour de bon. Je n'ose pas forcer.

Mais même toute seule, je n'y arrive pas. Toute seule, devant la glace, je mime la parole, je remue les lèvres. Aucun son ne sort. Rien. Je ne veux même plus me regarder. Je me prends la tête dans les mains et je pleure.

Pourtant je sais que je suis toujours capable d'émettre des sons, de faire du bruit avec ma gorge, ma bouche. Je le sais, parce que je ne suis pas seule, abandonnée. Je n'ai jamais été seule, j'ai toujours été aidée. D'ailleurs, même avant, je n'ai jamais été seule. La solitude, je n'ai pas connu.

Encore moins aujourd'hui. Depuis le début, ma famille, bien sûr, mais aussi des médecins se sont occupés de moi. Pour soigner des blessures bien visibles après le coup violent que j'avais reçu au visage. Pour soigner surtout d'autres blessures, moins apparentes, plus profondes, plus sérieuses.

Dès que mon état physique m'a permis de quitter le service des urgences de l'hôpital, j'ai été transportée ici...

Dans cette... Je cherche le mot qui convient et que je peux écrire sans crainte pour désigner un lieu qui abrite...

Je dirai « résidence ». Si vous le permettez, je dirai « résidence ».

Donc, ici, dans cette résidence, d'autres médecins, des spécialistes, m'ont prouvé que j'étais toujours capable d'émettre des sons. Ils m'ont fait parler endormie. Ils ont enregistré, puis ils m'ont laissée écouter. Je ne leur en ai pas voulu. C'était bien ma voix. Moi-même, je n'en étais pas très sûre, mais ma mère me l'a confirmé, et ma mère, je la crois. Je disais des choses totalement incompréhensibles, même en écoutant attentivement, mais c'était bien ma voix et j'étais donc toujours capable de parler. Je n'étais pas muette.

J'ai décidé de commencer écrire dans ce cahier, et cette fois, pas d'erreur, cette décision est bien mienne.

Je n'en ai parlé personne, absolument personne. Quand je dis « parler », je veux dire que je n'ai laissé personne se douter de ce que je commençais à faire. Même sans prononcer un mot.

C'est resté entre moi et moi.

J'ai trouvé le cahier sur une table du foyer, tout neuf, et un peu plus loin le stylo. Je les ai empruntés. J'écris le soir. Je suis seule dans ma chambre. Puis je cache si bien le cahier que, même en cherchant, personne ne pourrait le trouver.

J'avais peur. Je n'étais pas certaine de pouvoir écrire. Après tout écrire, c'est comme parler, un peu la même chose.

J'avais bien raison d'avoir peur. La première fois que j'ai ouvert le cahier, lissé la page blanche du plat de la main, j'ai été incapable de dessiner le moindre signe. J'avais l'impression d'entrer sur scène et de me retrouver seule dans la lumière des projecteurs, face à un public anonyme, une masse peut-être pas hostile, mais en tout cas encore inattentive et un brin moqueuse.

Alors j'ai rusé. Pour survivre, je n'arrête pas de ruser.

Au lieu d'écrire directement dans mon cahier trop beau, trop propre, j'ai d'abord griffonné des mots, des phrases un peu partout. Dans la marge d'une revue, sur un bout de papier d'emballage grossièrement défroissé, n'importe où.

Ces mots, mes premiers mots, vous ne les lirez pas. Je les ai déchirés, brûlés. Ils m'ont aidée à entrer en scène, à oser vous affronter, à apprendre à vous connaître. Ils n'avaient pas d'autre utilité.

Ma ruse a réussi, puisque j'ai déjà écrit — au propre, si je peux dire — tout ce que vous venez de lire, et pour une débutante, je trouve que ce n'est pas mal.

Surtout qu'à part cette angoisse d'échouer encore une fois, qui me quitte toujours au dernier moment, je souffre beaucoup moins que prévu.

J'écris dans mon cahier, à la suite, sans dater. Je ne vois pas l'intérêt de dater. Ce n'est pas un cahier-journal que je tiens, avec les faits du jour. Désormais, mes journées sont vides. Elles n'ont pas de faits. C'est une histoire que je veux raconter. Mon histoire. Une histoire peut-être pas achevée, mais déjà écoulée. Si je la raconte morceau par morceau, jour après jour, c'est simplement parce que je n'arrive pas à tout écrire d'un seul coup. Donc pas besoin de mettre des dates. Je ne tiens pas un journal.

Je m'appelle Miyassa. J'ai quinze ans. Je suis de nationalité...

Je reviens...

Oui, je reviens, car, vous ne vous en êtes pas aperçu, mais je vous ai quittés pendant plusieurs jours. Encore une fois, plus moyen d'ouvrir mon cahier, plus moyen d'oser vous rencontrer.

Ça m'apprendra. Je dois rester modeste. J'ai cru trop vite que c'était arrivé, et qu'écrire ne posait déjà plus aucun problème.

J'ai vécu ces jours de silence à nouveau complet comme une punition.

J'ai tourné en rond. Depuis six mois, tous les jours, je tourne en rond. Mais là, c'était encore pire. Je savais qu'il y avait ce cahier, caché... Même à vous, je ne dirai pas où. Je ne prendrai plus le moindre risque dans mes relations avec les autres.

J'ai juste rempli quelques pages ridicules. Pourtant déjà, il est pour moi comme une lucarne dans ma cellule. C'est par là que peut entrer le soleil, que passe la vie, la chance d'un futur.

C'est dur ce qui m'arrive. Sans vouloir pleurer sur mon sort, c'est dur de supporter ça à quinze ans. Ce cahier est ma seule chance. Je ne peux plus m'en passer.

L'idée d'écrire ainsi ne vient même pas de moi. Un de ces médecins qui m'entourent, se relaient autour de moi, m'a suggéré un jour cette possibilité, discrètement, sans trop insister. J'ai fait semblant de ne pas relever. Je fais toujours semblant de ne rien remarquer. J'ai néanmoins noté précieusement dans un coin de ma tête.

Ce médecin est le plus jeune de tous. Il a l'air très fragile. Aussi fragile qu'un enfant. En plus, il a les yeux très clairs, verts. En général, avec mes yeux noirs, je regarde les autres méchamment. Depuis six mois, je regarde tous les autres méchamment. Lui, je n'ose pas. J'ai peur pour lui. J'ai peur de briser ses yeux trop clairs. Je n'aime pas les yeux bleus, mais verts, j'aime bien... Je raconte n'importe quoi.

Je crois que j'aime aussi ce cahier parce que je peux raconter n'importe quoi.

À demain

Il faut tout de même que je fasse attention. C'est bien de pouvoir écrire n'importe quoi. Mais je me suis lancée dans ce cahier avec une idée bien précise dans la tête : écrire ce que je ne peux pas dire.

Je ne me suis pas lancée dans cette entreprise pour me contenter d'écrire n'importe quoi.

Je sais pourquoi, hier précisément, je me suis laissée aller à aligner les mots comme ils venaient. Je retrouvais le cahier après plusieurs jours d'interruption. Je sais aussi pourquoi je m'étais arrêtée. J'avais buté sur des mots qui m'avaient fait mal. J'avais peur de les retrouver au détour d'une phrase. J'ai préféré emprunter des chemins de traverse, qui ne risquaient pas de me ramener à ces mots.

J'avais peur aussi qu'à cause d'eux, à cause de ces quelques petits mots-pièges, écrire devienne comme parler. Impossible. Peur de m'engluier dans les mots-pièges comme je le fais quand je veux parler.

Si cette lucarne se ferme, s'obstrue, si même par là le soleil ne peut plus passer, je n'ai plus... Je n'ose pas le dire. Je n'ai plus qu'à me laisser mourir. Cette fois, me laisser mourir pour de bon. Peut-être même me tuer.

Lorsque je me retrouve le soir devant ce cahier, je n'ai pas le droit de me laisser attraper par des mots-pièges. J'ai donc le droit de faire tous les détours qui me permettront de les éviter. À condition que je n'oublie pas de revenir.

Je vous aime.

J'ai bien dit : « Je vous aime. » C'est marqué là, noir sur blanc, dans le cahier.

Je l'ai déclaré, parce que je le pensais, tout simplement. Mais à partir de là, je me suis demandé, tout au long de cette journée aussi vide que les autres, à qui j'écris le soir dans ce cahier, et donc à qui, singulier ou pluriel, ai-je déclaré : « Je vous aime. »

Voilà une question intéressante, ma foi!

En même temps que j'écris, j'ai envie de rire. Je suis même en train de rire toute seule devant mon cahier. Vous ne pouvez pas comprendre ce que ce rire représente pour moi...

Depuis six mois, je n'ai pas parlé, mais je n'ai plus ri non plus. Ce rire est le premier.

Je me sens bien lorsque j'écris. C'est le seul moment de la journée où j'ai l'impression d'être libre. Quand j'écris, je me promène où je veux. Je respire à pleins poumons l'air du dehors. Quand j'écris, j'ai le droit de chanter, sauter, crier, hurler à tue-tête si l'envie me prend.

Pourtant, tout cela, dans la journée, j'ai paraît-il le droit de le faire. Je peux sortir de ma chambre, le matin, l'après-midi. Le parc est si vaste qu'il y a moyen de se perdre dans des chemins secrets. Mais jamais je ne vais plus loin que le premier banc, toujours le même, et je m'y assieds sagement.

Je garde mes folies pour le soir très tard, le début de la nuit. Mes folies... À quel moment suis-je vraiment folle?

Je devine à qui j'écris, et, du même coup peut-être, pourquoi je peux écrire et toujours pas parler.

Ceux à qui j'écris -car ils sont plusieurs, pas une seule et même personne-, ceux à qui j'écris vivent si loin de ce pays qu'ils n'en connaissent rien. Il faut, c'est obligatoire, qu'ils ne connaissent rien de ce pays pour que j'ose m'adresser à eux.

Vous ne connaissez rien de ce pays... D'abord, parce que je ne prendrai pas encore le risque de le citer. Raison valable, n'est-ce pas?... Mais même si je le cite, et tôt ou tard, il faudra bien que j'y vienne, votre monde est une autre planète et vous n'arriverez pas à imaginer ma vie avant que je ne vous l'explique.

Depuis cette nuit-là, depuis la nuit où m'est arrivé ce qui m'a peut-être détruite, je ne supporte plus le temps présent. Je ne veux plus être ici. Je ne veux plus être aujourd'hui. Si je garde des liens, même fragiles, avec quelqu'un de mon entourage, il va me ramener ici et maintenant. Je ne le supporterai pas.

Avec vous au moins, je peux parler d'autre chose, puisque vous ne savez encore ni quand je vis, ni où. Avec vous, j'ai l'impression de pouvoir échapper à mon entourage; échapper à mon destin.

J'ai plein de choses à raconter sans avoir à évoquer le temps et le moment présent.

Je peux déjà vous parler de ce lieu dans lequel je vis désormais. Non, contrairement aux apparences, cette résidence n'est ni le temps, ni le moment présent. Cette résidence est hors du monde, d'un calme qui me fait du bien. Si je me suis décidée à prendre un cahier, à écrire dedans, à vouloir m'adresser à quelqu'un par cet intermédiaire, ce qui est pour moi un progrès énorme, je le sais, c'est surtout grâce à cet endroit dans lequel je passe mes journées entières.

Ma chambre est petite, minuscule même, mais c'est très bien ainsi. Le mobilier est un mobilier d'hôpital. Plus une table en bois sur laquelle j'écris.

Cette table, je ne l'ai pas eue tout de suite. Elle m'a été apportée, il n'y a pas très longtemps, sans que j'ai bien sûr demandé quoi que ce soit. Mais je l'ai très vite adoptée.

Au début, je m'y asseyais sans rien faire, les coudes posés dessus, les yeux rivés sur le mur. J'ai passé des heures ainsi. C'est vrai que je ne rigole pas tous les jours depuis que je suis ici. Pourtant, ces heures de réflexions moroses, qui peuvent vous paraître sinistres à vous qui vivez comme il faut vivre quand on a quinze ans, n'étaient déjà plus mes pires moments.

J'aime cette résidence parce qu'elle ressemble à un couvent.

Je connais les couvents. Il y en a dans mon... dans ce pays. Mieux, une amie, plus âgée que moi, s'est faite soeur. J'ai même assisté à la cérémonie de ses premiers voeux. J'en garde un très mauvais souvenir. Un souvenir d'enfermement, de portes qui claquent, de liberté brutalement, bêtement retirée.

D'emblée, le lieu dans lequel elle s'est réfugiée m'avait cependant séduite. Au point que tout ce qui me plaît dans ma nouvelle résidence me rappelle ce couvent.

Mon abri est un lieu hors du monde.

Ma chambre, vous la connaissez maintenant. Je vous l'ai décrite... Peut-être pas la fenêtre.

C'est une toute petite fenêtre. Normal, vu la grandeur de la pièce, sinon, ce ne serait plus une fenêtre, mais déjà autre chose. Elle est petite, mais si bien orientée qu'elle ne lâche pas le soleil du début à la fin de la journée.

J'attache beaucoup d'importance au soleil. J'aurais certainement énormément de peine à m'adapter longtemps à la vie de ces pays où il est rare, et vers lesquels je veux pourtant aller. Par la fenêtre de ma petite chambre, je n'ai aucune vue. Rien. Même en montant sur une chaise, il n'y a rien à voir. Je donne sur un coin du parc où jamais personne ne passe. Si je voulais regarder, je ne verrais que des arbres. Je sais qu'ils sont là, je n'ai pas besoin de regarder. Par contre, j'aime quand le soleil entre. Pour résumer, je préfère une fenêtre par laquelle le soleil peut librement entrer, qu'une autre qui me permettrait de voir les gens vivre, bouger, le va-et-vient de tous les jours.

Ne cherchez pas à comprendre. Il n'y a rien à comprendre. Je suis parfois compliquée.

Le parc de ma résidence est extraordinaire. Il est immense, je crois l'avoir déjà dit, mais il contient en outre toutes les sortes d'arbres de la terre. Les arbres de tous les climats. Les arbres d'ici, mais aussi les arbres des pays froids ou tempérés, les arbres des pays européens.

Le parc est ainsi construit que chaque sentier conduit à des groupes d'arbres différents, conduit pour ainsi dire à des mondes différents. La couleur est annoncée dès le début du

sentier. Je connais tous les débuts de sentier, mais je n'en emprunte qu'un et c'est le plus court.

Mon sentier mène en quelques pas à une vaste clairière herbeuse, qui s'appuie contre un saule. Le saule est un arbre très rare dans ce pays. Je trouve qu'il ajoute encore au calme du lieu. Au charme du lieu.

Jour après jour, soir après soir pour être plus précise, je noircis les pages quadrillées de ce cahier d'écolier.

Je sais où je voudrais aller. Mais comme je prends des routes détournées et marche sans boussole, je ne suis pas toujours certaine d'être encore sur la bonne voie.

Peu importe, car le cahier se remplit, et ce simple fait me rend déjà heureuse... Disons plutôt.., libère en moi des instants de bonheur.

Je suis très jolie, le savez-vous? ... Comment pourriez-vous le savoir? Je ne vous en ai pas encore parlé.

J'ai des cheveux noirs et épais. J'aime aussi l'odeur de mes cheveux. Ils sont très longs. Parfois je les ramène sur mon visage. Je me couvre le visage de mes cheveux et je respire leur odeur.

Mes blessures se sont effacées. Pas la moindre cicatrice, la moindre trace.. Pourtant, je n'accroche plus autant le regard des hommes. Quand je passe, les infirmiers, les docteurs ne se retournent pas toujours. Leurs yeux ne deviennent pas inmanquablement un tout petit peu plus brillants, comme c'était toujours le cas avant.

Quand je marchais dans la rue, dans toutes les villes, toujours je remarquais ces réactions, ces détails. Même si je faisais parfois semblant d'être agacée, j'aimais recevoir ces hommages presque involontaires.

Ma beauté produit moins d'effet qu'avant. Je devine pourquoi, et ceci aussi me fait mal.

Depuis ce qui est arrivé, depuis ce jour où j'ai décidé de me taire, de couper tous les ponts, je me suis ratatinée comme une vieille. Mes épaules se sont voûtées, je le sens. Même les traits de mon visage se sont tirés. Si je reste ainsi, bientôt j'aurai des rides.

Mais qu'importent les rides ! Quand les soldats sont entrés, aucun n'a semblé remarquer ma beauté, encore entière en ce temps-là...

On dirait que c'est fait exprès. Hier soir, j'évoquais ma beauté perdue. Lui, ce matin, il est venu vers moi, il m'a souri et il m'a dit : « Ta joue est comme une moitié de grenade. » Tel quel.

Je n'ai pas su répondre. De toute façon, je ne parle toujours pas, alors qu'aurais-je pu répondre?...

J'ai tout de même souri. Discrètement, mais souri. Ça faisait longtemps que je n'avais pas souri à quelqu'un. Six mois. Toujours six mois, et chaque jour un peu plus.

Il s'est assis à côté de moi sur le banc et il n'a plus rien ajouté, mais ce n'était pas gênant. Je le connais. Il n'est pas dans la résidence depuis aussi longtemps que moi, mais, néanmoins, je le connais déjà. Il est fou. Complètement fou. Dès qu'on le fixe, dès qu'on soutient son regard, dès qu'on lui répond d'une manière ou d'une autre, il se protège le visage avec son avant-bras, se cache là derrière, disparaît.

Je le connais, mais c'est la première fois que nous nous croisons vraiment, Il est venu vers moi, il m'a adressé la parole, et quand je lui ai répondu d'un sourire discret, il n'a pas eu peur, n'a pas cherché à se protéger.

Oui, cette résidence qui m'abrite désormais est un hôpital pour les fous. Ce n'est pas la peine d'essayer de tourner autour du pot avec vous. Y vivent entourés de soins, de médecins, d'infirmiers, des gens qui ne peuvent plus supporter le monde extérieur pour une raison ou une autre.

Moi, je ne sais plus parler. C'est vrai, ce n'est pas normal, je le reconnais.

Mon père et ma mère ne m'ont pas abandonnée, On leur a garanti que je serais mieux soignée ici, que j'aurais ainsi les meilleures chances de m'en sortir rapidement et sans trop souffrir. Ils l'ont cru, et ils ont certainement eu raison, même si leur contact me manque trop souvent.

Je refuse toujours simplement de les regarder, et pourtant je vous dis que leur contact me manque, ce qui doit être vrai. Je trouve parfois la vie trop compliquée pour mon âge.

J'ai parlé de mes parents et de la raison pour laquelle ils m'avaient laissée ici, dans cette résidence. En fait, ils n'ont pas eu à choisir. Ils ne pouvaient pas agir autrement.

Quand c'est arrivé, d'abord je suis restée un moment à l'hôpital, le vrai, et là je ne pouvais pas parler à cause des blessures et des bandages. Puis, physiquement, mon état s'est vite amélioré. Mes blessures guérissaient. Elles cicatrisaient normalement. On m'ôtait les pansements les uns après les autres. Mais le reste n'a pas suivi. La tête.

J'ai refusé de rejouer le jeu. Non seulement je n'ai pas essayé de parler, bien qu'aucun pansement ne m'en empêchât, mais j'ai aussi refusé de manger, refusé même de regarder les autres, tous les autres, également mes parents.

Ils voulaient me reprendre avec eux. Ils pensaient pouvoir très vite me reprendre. Ils avaient pris leurs dispositions, s'étaient arrangés, ce qui n'était pas facile avec la vie qu'ils mènent.

Bien sûr ils n'ont pas pu me reprendre. Tant que je me comportais comme je le faisais, ils ne pouvaient pas me reprendre. Ils étaient désespérés.

Désespérée, je l'étais certainement encore plus qu'eux, mais j'avais gagné.

Je sais pourquoi je ne voulais pas... Non, il n'était même pas question de volonté à ce moment-là... Je sais pourquoi je ne pouvais pas retourner avec eux, mais il faut me pardonner, je n'ose pas encore le dire...

Je restais donc couchée et je ne bougeais même pas dans mon lit. Je restais couchée sur le côté, les jambes repliées, les mains serrées entre les genoux. Je gardais les yeux ouverts, mais ne regardais rien ni personne.

Une infirmière venait me changer régulièrement de côté pour éviter que ma peau s'irrite, en laissant mon corps continuellement appuyé sur la même épaule, la même fesse. J'étais nourrie par un goutte à goutte de sérum. Juste ce tuyau qui me reliait à la vie.

Alors, au lieu de me ramener chez eux, pour continuer à me soigner, ils ont accepté de me transférer dans cette résidence

Hier, j'avais encore envie de parler, mais j'ai dû m'arrêter, me coucher, sans pour autant arriver à dormir. Quand j'écris, je me fatigue très vite. C'est certainement parce que j'ai perdu l'habitude de communiquer. Il ne faut pas que je force. Peu à peu, les sensations vont revenir.

Hier donc, je me suis arrêtée alors que je commençais à trouver un fil conducteur dans mon récit. J'ai arrêté, mais je n'ai pas lâché le fil. Je vais le reprendre aujourd'hui. Promis, je ne le lâcherai plus; je le suivrai jusqu'à la sortie.

C'est la légende du fil d'Ariane. Je connais parfaitement cette légende. Elle ne fait pas partie de ma culture, mais... Pourquoi est-ce que je parle ainsi? Une culture appartient à tout le monde. Il suffit de s'y trouver baigné, de s'en imprégner...

Je le crois, mais c'est plus compliqué qu'il n'y paraît. Revenons plutôt à ce que je vous disais.

Ici, dans mon nouvel abri, j'ai encore tenu quinze jours comme je vous ai expliqué, couchée d'un côté ou de l'autre, selon le bon vouloir d'une infirmière, les yeux ouverts et fixés dans le vide, reliée à la vie par un tube de plastique.

Jusqu'à ce qu'un jour, sans raison apparente...

Cette période est toujours pour moi un sinistre et angoissant trou noir. Si je parviens à placer quelques repères, comme mon passage du vrai hôpital à cette résidence, c'est grâce à tout ce qu'on m'a raconté depuis, et non à mes propres souvenirs.

Pourquoi ce jour-là spécialement? Qu'est-ce qui a traversé ce qui me restait d'esprit? Je n'en sais rien et je ne le saurai peut-être jamais.

En tout cas, si j'étais restée un peu plus longtemps dans le trou, je crois que je serais morte. Malgré tous leurs efforts, ils n'auraient plus pu me sauver. D'ailleurs j'ai entendu un docteur me le dire.

Les docteurs me parlent beaucoup. Tout le monde me parle beaucoup, infirmières, aides-soignants. Je fais semblant de ne pas entendre, mais j'écoute, j'enregistre. Certainement qu'ils s'en rendent compte; c'est bien pour ça qu'ils continuent à me parler malgré mon absence de réponse.

Donc, un jour, sans raison apparente, quand l'infirmière est venue me tourner, je n'ai pas glissé de l'autre côté, comme d'habitude. Je suis restée sur le dos, et mon regard a quitté le mur, le lointain. J'ai mis au point sur elle, sur son visage.

J'avais décidé de ne pas me laisser mourir cette fois-là. J'avais décidé de retrouver le monde extérieur.

À partir de ce moment, je n'ai pas cessé de progresser. Sans parler encore, bien sûr, puisque aujourd'hui je ne parle toujours pas.

Mais j'ai commencé à accepter de manger. J'étais trop faible pour le faire toute seule. Les infirmières m'ont nourrie à la cuillère, comme le bébé que j'étais redevenue.

Bientôt, je me suis levée, j'ai marché, j'ai accepté de sortir de la chambre et de faire mes premiers pas dans le parc, le découvrir.

Tous les jours, un médecin s'installait à côté de moi et me parlait. Rien d'autre. D'abord pendant dix minutes d'affilée, puis de plus en plus longtemps. Le jeune médecin aux yeux verts était celui qui revenait le plus fréquemment. J'avais l'impression qu'il m'aimait bien, qu'il s'était attaché à moi. C'était tant mieux, car je vous l'ai dit, moi aussi je l'apprécie beaucoup. Pas seulement pour ses yeux verts. Aussi pour une qualité essentielle. Il est étranger. Il n'appartient pas à ce pays.

Je vous parle librement, tranquillement, de tout ce qui s'est passé depuis... depuis les événements. Je vous parle de tout ce qui s'est passé depuis, pour ne pas avoir à évoquer le reste. Il ne faudrait pas que ce cahier devienne juste un moyen d'éviter l'essentiel.

Voilà. Avant d'intervenir moi-même, j'ai préféré laisser Miyassa vous parler.

Vous parler suffisamment pour que vous compreniez déjà ce qui lui arrive, même si vous ne savez pas encore qui elle est.

J'ai bien réfléchi. J'ai passé en revue toutes les manières de vous présenter son cahier. J'ai choisi celle-ci : accompagner pas à pas sa confession, sans aller plus vite qu'elle, sans brûler les étapes, mais en dévoilant ce qui devient nécessaire à la compréhension du récit, également ce qui est déjà si clair que ce n'est plus qu'un secret de Polichinelle.

Car, si Miyassa ne veut pas encore dire qui elle est, pour des raisons qui sont les siennes et que j'entends respecter, elle ne joue pas pour autant avec vous aux devinettes, elle ne cache pas pour le plaisir de cacher. Comme elle l'écrit elle-même, quelque part dans ce cahier, elle avance « en équilibre sur le fil fragile d'une lucidité retrouvée », en essayant surtout d'oublier le vide qui s'ouvre sous ses pieds. Sa seule chance de survie est au bout de cet effort.

Vous avez compris que Miyassa est soignée dans un hôpital psychiatrique depuis que certains événements l'ont perturbée au point qu'elle a perdu l'usage de la parole.

Je me permettrai seulement d'ajouter avant l'heure que Miyassa vit en Israël. Israël/Proche-Orient. C'est tout, rien d'autre, et ce faisant, je ne pense pas la trahir.

Vous me connaissez. Je suis le médecin aux yeux verts. C'est ainsi qu'elle parle de moi dans son cahier. D'accord pour le médecin aux yeux verts. Pour vous, je n'aurai pas d'autre nom.

Ce cahier est en ma possession, mais personne ne me l'a jamais donné, même pas elle. J'ai récupéré tout seul, en fouillant, dès que ce fut possible, dans ce qui n'était déjà plus tout à fait la chambre de Miyassa.

Je savais qu'il existait, puisque j'avais moi-même un jour soufflé l'idée, puis laissé négligemment traîner le matériel nécessaire et fourni la table. Bien sûr, je n'eus jamais l'occasion de surprendre Miyassa en train d'écrire, mais j'étais néanmoins persuadé qu'elle m'avait écouté, et que le soir ou le matin, peu importe, mais en secret, elle noircissait page sur page avec tout ce qu'elle n'arrivait pas à exprimer autrement.

Si je n'avais pas su qu'il existait, jamais je n'aurais retrouvé ce cahier, tellement il était bien caché. La chambre était minuscule et presque vide, mais je dus pourtant la mettre sens dessus dessous,

En outre, comme j'avais gardé pour moi seul cette idée de cahier et la certitude que Miyassa l'avait adoptée, je faisais attention de n'être surpris par personne. Même pour la table, je n'avais rien dit. J'avais laissé croire à un besoin de coquetterie féminine, prétexte que les autres avaient gobé sans difficulté, connaissant trop mal Miyassa.

J'avais commis une vraie faute professionnelle. Je le sais. D'autant que nous travaillions en équipe, avions des réunions fréquentes, et le cahier était un élément essentiel dans les progrès de Miyassa. Mais déjà, je n'avais plus confiance dans les autres médecins, mes collègues. J'étais persuadé qu'ils ne pouvaient pas s'occuper vraiment de Miyassa, s'occuper d'elle comme elle en avait besoin.

Ce que voulait Miyassa, mes collègues ne pouvaient pas l'admettre. Ils étaient prêts à la soigner, niais juste pour ce qui n'allait plus dans sa tête, sans aller chercher plus loin les racines du mal. Surtout pas.

Ils se seraient servis du cahier pour discuter son cas entre nous, puis ils l'auraient fait disparaître. Ils ne l'auraient pas détruit, ce n'est pas leur genre, mais ils l'auraient enfoui si profond, dans les archives de l'hôpital, que plus jamais il n'aurait réapparu.

Pour ma part, je ne me suis jamais intéressé à Miyassa uniquement en tant que médecin. Dès le premier jour, dès le moment de la première rencontre, elle interpella toute ma personnalité, me bouleversa profondément.

D'ailleurs, ceci me joua ensuite des tours et me fit commettre des erreurs. Je m'investissais tellement que je l'effrayais, et elle en vint à me repousser, à m'écarter, ce qui était tout de même un échec. Mais même à ce moment-là, je ne cessai pas de m'occuper d'elle. Je savais que j'étais ici le seul à pouvoir réellement l'aider.

Ce garçon dont je vous ai dit quelques mots, qui a osé m'aborder avec son compliment farfelu sur mes belles joues, s'assied maintenant tous les jours à côté de moi. Il est déjà dehors quand je sors. Il m'attend. Il me laisse rejoindre mon banc, puis vient s'asseoir à côté de moi.

J'ai affirmé qu'il est complètement fou. C'est vrai. Mais avec moi, il se comporte d'une manière assez banale, au point que j'en oublie sa folie.

Je sais qu'il est plus fou que moi à cause du regard des autres. Moi, les autres me regardent normalement, me parlent normalement. Lui, ce n'est pas le cas, je sens une différence. Ils lui parlent comme à un enfant; pourtant il est plus âgé que moi. Il doit bien avoir dix-huit ans. Ils lui parlent doucement parce qu'ils ont peur qu'il se ferme soudain.

Chaque fois qu'il se ferme, qu'il se protège derrière son avant-bras, chaque fois que ses yeux se remplissent en même temps d'une peur panique, celui qui a fait le faux pas, bien sûr involontaire, se sent néanmoins coupable.

Alors ils essaient d'éviter en lui parlant d'emblée comme on parle aux enfants, aux tout petits enfants, aux enfants craintifs.

Moi, ils me parlent normalement. Bloquée, je le suis déjà largement. Ils doivent se dire que, même s'ils me brusquent, tout ce qu'ils risquent, c'est de me faire avancer.

Il a commencé à me raconter sa vie, et chaque jour, il en ajoute un morceau.

Il m'a dit qu'il venait de France. Parfois, il me parle même en français. Je comprends et parle parfaitement le français. Je connais quatre langues, mais aucun problème avec le français, qui est certainement celle que je maîtrise le mieux. Mieux souvent que ma langue, cette langue qu'on appelle maternelle.

Il a quitté la France parce qu'il ne s'y sentait plus à l'aise, plus en sécurité. Il me l'a dit ainsi, pour l'instant sans autres explications.

Il a une manière particulière de me parler. On dirait qu'il se confesse. D'abord, il ne me regarde pas. Il ne me regarde que lorsqu'il se tait, c'est-à-dire pas souvent. Quand il parle, il regarde ses genoux, ses pieds, et surtout il oublie de mettre les points et les virgules, ou alors il les met n'importe où, quand il ne peut plus faire autrement, quand il est obligé de respirer. C'est en même temps monotone et très décousu, en tout cas difficile à suivre.

Il fait semblant de regarder ses pieds, mais en fait du coin de l'oeil, l'extrême coin de l'œil, il n'arrête pas de me guetter. Je le sais parce que dès que mon attention faiblit, dès que je tourne un peu la tête, regarde ailleurs un peu plus longuement, son débit se ralentit. Parfois, il s'arrête même de parler. Il attend, d'abord sans relever la tête.

Il est plus fou que moi, mais il me ressemble beaucoup. Pas physiquement, non. Mais son comportement, sa manière d'être. Instinctivement, l'un et l'autre nous l'avons senti, et c'est certainement pour ça que, lui, il est venu vers moi, et moi, je lui ai souri. Après tout, il est le premier être auquel j'ai souri après ce qui m'est arrivé. Il doit bien y avoir une raison.

Il me parle comme je tiens ce cahier. Il me parle beaucoup, il me parle de tout. De tout, sauf de lui aujourd'hui. De lui, pourquoi il est ici. Je ne sais rien des événements qui l'ont conduit dans cet hôpital.

Pas plus que vous n'en savez sur moi.

Ce que je disais hier est vrai. Vous ne savez toujours rien sur moi. Alors je vais tout de même commencer un peu. Mais Comme Marko, je vais commencer par le plus simple, par mon passé.

J'ai eu ce qu'on peut appeler une enfance facile. Malgré toutes les difficultés qui m'entourent, une enfance facile grâce à mes parents. Chaque fois qu'il y avait un obstacle, ils me devançaient et aplanissaient pour moi la difficulté.

Plus qu'une enfance facile, j'ai même eu l'enfance dont rêvent certainement beaucoup de jeunes de mon âge. La chaleur et la sécurité d'une famille solide, nombreuse et attentionnée, mais sans jamais en subir le poids, car j'avais fréquemment le droit de m'échapper pour de lointains voyages. Une faveur, une grande faveur dans un milieu comme le mien.

Jamais je ne me suis ennuyée. Jamais un désir insatisfait n'a eu le temps de me blesser. Même l'adolescence, si cruelle d'après ce que j'ai toujours entendu, je l'ai parcourue sans déchirements, comme on descend le cours d'un fleuve tranquille. Il y a quelques années, j'étais enfant, puis je suis devenue femme. Presque du jour au lendemain. Sans boutons, sans rougeurs inopportunes, sans gaucherie.

J'ai tout de suite été regardée, désirée, très crûment, pas seulement par les garçons de mon âge, surtout par les hommes, et j'ai toujours parfaitement maîtrisé et apprécié cette situation.

J'ai quinze ans, mais mon corps est déjà depuis longtemps celui d'une femme.

En ce moment, je refuse d'appartenir à un pays qui est pourtant le mien.

« Pays » n'est même pas le mot juste. Mais je ne sais pas quel autre terme employer. Région, peut-être... Mais région est trop froid... Non, région est parfait.

Comme un chat autour de sa proie, je tourne autour de ce que je dois vous dire. Mais de temps en temps, c'est plus fort que moi, je glisse un coup de patte rapide, et ça donne ce genre de demi-aveu.

Certes, les prétextes que je m'accorde pour refuser cette région pèsent leur poids. Ici, depuis plusieurs années, je ne passe pour ainsi dire que des vacances. J'étudie... étudiais?... en Europe, à Lausanne très exactement. Dans une école pour gens bien, pour enfants de riches, pour enfants de nulle part. Une idée de mes parents, mais qu'ils ont su me faire partager. Jamais ils ne m'ont forcée, ce n'est pas leur genre... Pourquoi cette idée? Je cherche aujourd'hui les raisons, les vraies, pour la première fois, et j'en trouve tellement que j'arrête.

Lausanne est une ville charmante. D'abord parce qu'il y a de l'eau. Une étendue d'eau si vaste qu'on dirait la mer. Surtout que le plus souvent la brume cache l'autre rive du lac Léman, et alors on peut effectivement rêver à une étendue infinie. Quand le temps est clair, le résultat est encore plus irréel. Les sommets enneigés des Alpes flottent à l'horizon. Un Olympe suisse. Quels dieux asseoir dans un Olympe suisse?...

J'aime aussi Lausanne à cause de ses rues en pente, de ses escaliers, de ses passages qui se chevauchent. Il y a toujours quelque part du vide, et donc un risque de se perdre et de se retrouver ailleurs.

Mon école ne ressemblait pas à une école. Elle était discrètement cachée derrière la façade anonyme d'une demeure bourgeoise.

Je crois que je ne retrouverai jamais cette école.

Mon père est journaliste, ma mère avocate Je n'y suis pour rien, je les ai trouvés ainsi.

Grâce à mon père surtout, j'ai connu d'autres villes européennes que Lausanne. Chaque fois qu'il le pouvait sans gêner mes études, il m'emmenait avec lui. Ses reportages duraient souvent plusieurs mois. Bien sûr, je ne restais pas tout le temps. Il couvrait, comme il dit dans son jargon de journaliste, des événements, des congrès, qui s'éternisaient dans la même ville. J'ai ainsi parcouru Vienne, Paris, Bruxelles et fait des incursions de taille à Stockholm, Barcelone et Amsterdam. Oui, j'ai toujours eu de la chance...

Jusqu'à ce que le malheur me tombe dessus et me ramène en quelque sorte à la réalité.

Mes parents sont des gens très simples. Ils vivent une vie apparemment facile, aisée, presque une vie de riches. Ils reçoivent, voyagent. La villa, dans un paisible quartier résidentiel, est confortable et jolie. Le jardin toujours fleuri. Pourtant cette apparence est d'une angoissante fragilité.

Mes parents le savent et ne semblent pas s'en inquiéter outre mesure. Ils sont prêts à tout perdre du jour au lendemain. Dans leur tête, cette éventualité fait partie des scénarios possibles, prévisibles. D'ailleurs, j'ai découvert que toutes les longues absences de mon père n'ont pas été de lointains voyages...

Moi, je n'ai pas eu leur préparation. J'ai eu la vie facile, mais sans l'avoir gagnée et sans savoir pourquoi. Cette vie agréable qu'ils m'ont donnée, je ne pourrais plus la quitter, même s'ils me le demandaient. Mais eux ne me le demanderont jamais.

J'ai honte, car c'est la première fois que j'ose cet aveu.

J'aimais revenir ici, parce que je retrouvais des amis, des parents, qui m'étaient chers et que je ne voulais pas oublier. Je retrouvais des lieux qui avaient servi de cadre à une enfance encore insouciante et sans problème, malgré les soucis des aînés, malgré même les malheurs, qui alors me gênaient peu, car je pensais qu'ils faisaient partie de toute vie, où qu'on se trouve sur la planète. J'aimais revenir, mais pourtant, je n'étais vraiment heureuse, libérée, que lorsque j'étais calée dans le fauteuil de l'avion du retour vers l'Europe, vers ma jolie et tranquille petite école de Lausanne.

Comment pourrais-je expliquer cela à mes parents?

Ce n'est peut-être pas pour ça que je me tais, mais heureusement que je ne parle toujours pas. Si je leur dis ça, je les tue. À ce point. Ils ne m'ont pas élevée comme ils l'ont fait pour que je fuie ce pays. Bien au contraire, pour que je puisse y revenir encore plus forte, en possession de tous mes moyens physiques et intellectuels tranquillement développés ailleurs. Si je leur dis ça, je les tue !

Je ne le leur dirai pas. Tiens, je ne leur dirai pas non plus que je ne supporte pas les oliviers ! Ça a l'air idiot, mais c'est très grave. L'olivier est l'arbre de mon vrai pays. Dans le parc de ma résidence, il y a une butte couverte de ces arbres et on l'aperçoit de loin. Je refuse de m'y rendre, de m'asseoir le dos contre un tronc dans l'ombre rare, sur le sol inégal et tourmenté, comme j'aimais pourtant le faire avant, il y a trop longtemps.

Si je dis à mon père ou à ma mère que je ne peux plus voir un olivier sans avoir envie de partir en courant, de pleurer, d'aller me cacher, ils vont me regarder sans comprendre. Ils n'oseront pas me réprimander. Est-il possible de réprimander quelqu'un pour une raison pareille, si futile? Mais leur manière de baisser alors les yeux, sans rien dire sera pire encore, me fera beaucoup plus mal.

Rarement j'ai réfléchi à mes parents à leur vie, comme je le fais en ce moment. Je ne leur parle plus, ne les regarde plus, et pourtant jamais je n'ai été si proche.

J'ai l'impression d'avoir passé des années à les côtoyer comme des étrangers, d'en avoir juste profité, tiré tout ce qu'il me fallait d'amour, de tendresse et de facilités matérielles, sans vouloir me douter qu'ils étaient eux aussi bâtis de désirs personnels, satisfaits ou mis sous l'éteignoir.

L'enfance de mon père, c'est une autre planète. Je me demande parfois comment il s'y retrouve.

Ma mère a eu certainement moins de mal. Ses parents étaient déjà relativement aisés, une bonne situation dans le commerce.

Mais mon père est né à la campagne, et son père ne possédait que ses mains et leur savoir-faire. Un savoir-faire bien modeste, le travail de la terre. Une terre qui d'ailleurs ne lui appartenait même plus, quand son fils est né.

Alors mon père a eu de la chance. Il était temps. Il travaillait bien à l'école, il était brillant, mais ça ne suffit pas. Le hasard a voulu qu'il soit remarqué et obtienne une bourse. Il a continué à étudier gratuitement en ville, en pension, dans des conditions pas extraordinaires, mais qui déjà n'avaient plus rien à voir avec tout ce qu'il aurait pu connaître.

Sa chance, mon père l'a saisie, et plus jamais il ne l'a lâchée. Comme un chien affamé qui tombe enfin sur un os.

Mon père a réussi, mais il a toujours vécu sans penser à lui.

Je balance cette affirmation dans ce cahier, comme une formule magique du genre $E=MC^2$. Une vérité incontournable qu'une intuition géniale vient de m'aider à découvrir.

C'est d'ailleurs un peu ça. Depuis que j'ai approché la mort de si près, j'ai des éclairs de lucidité si violents qu'ils me font peur. Sur des gens que je côtoie ou qui me rendent visite. Sur des événements du passé que j'avais crus anodins et qui me reviennent en mémoire. Je les décrypte désormais avec une facilité qui m'effraie. Au point que le plus souvent je préfère fermer les yeux, ignorer, faire semblant de n'avoir rien vu, pas eu le temps.

J'ai réfléchi à la vie de mon père et je sais ce qui la soutient. Mieux. Je le vois. Je suis installée devant l'écran d'un appareil de radiographie, et mon père est derrière, la poitrine collée contre la paroi froide. Il respire à pleins poumons, quand je le lui demande et seulement à ce moment-là. Finies les apparences. La bonne humeur de tous les instants, si rafraîchissante, mais elle ne compte plus. Les fous rires comme un gamin. Notre connivence, père et fille, tellement peu usuelle dans nos régions, presque impossible, et d'autant plus agréable. À travers la vitre, sous l'effet des rayons de ma lucidité nouvelle, cruelle, je vois le squelette de sa vie, l'armature qui l'a toujours soutenu et continuera.

L'amour d'un pays. Même pas son pays. Un pays. Pire, un pays qui n'existe toujours pas, si ce n'est dans son coeur et dans celui de millions de frères et soeurs dispersés un peu partout dans le monde.

Mon père n'a jamais vécu pour lui-même, pensé à lui. Il n'a vécu que pour ce pays. C'est pour ce pays qu'il a négligé sa jeunesse, s'est enfermé dans ses études. Travailler, étudier et rien d'autre. Même à nous, ma mère, mes frères plus jeunes, moi, même à nous, il n'a jamais pensé directement.

D'abord ce pays. Pour nous l'offrir certes, pour qu'un jour nous ayons le choix. Lui qui n'a jamais eu le choix se sent toujours apatride. Pour nous l'offrir, mais dans toutes ses pensées, d'abord ce pays et rien d'autre.

Je vois ce squelette et j'ai froid. J'en veux à mon père. Je suis peut-être égoïste, mais j'aurais préféré que, parfois, il pense d'abord à moi, à moi toute seule, pays ou pas.

Surtout ce pays qu'il m'offre est trop lourd à porter. Je n'aurai pas son courage. Je n'ai pas eu à me sortir de la misère et du mépris à la force des poignets. Je suis trop fragile. Peut-être même trop lâche.

Non, il ne m'a pas simplement offert un pays, mon père. Il a fait pire. Il me l'a attaché au cœur avec des liens inviolables et sacrés.

Ça aussi, je le comprends maintenant, maintenant seulement.

Avant de partir étudier à l'étranger, je passais presque toutes mes vacances à la campagne, dans un tout petit village, chez ma tante...

Ma tante... Un jour, je vous parlerai d'elle. Seule, elle a tenu dans mon enfance la place de tous mes grands-parents réunis, que je n'ai pas eu le temps de connaître, car ils étaient déjà trop vieux quand je suis née.

Je ne l'ai pas revue depuis... Je veux dire, depuis les événements... Mais j'ai eu en quelque sorte de ses nouvelles. Mes parents m'ont souvent parlé d'elle, et même si je fais mine d'être ailleurs, j'écoute avec soin tout ce qu'ils disent. Elle vit aussi normalement que possible. Elle n'a pas sombré comme moi. L'injustice et la souffrance, elle connaissait déjà trop.

Donc, avant, je passais toutes mes vacances chez elle, dans son village, de l'autre côté de la frontière. La guerre n'avait pas encore envahi tous les instants de notre vie quotidienne, et ces va-et-vient ne posaient guère de problèmes.

J'y passais mes vacances, comme le font partout dans le monde les enfants des villes, quand les parents travaillent.

Du moins, c'était ce que je croyais, car ces séjours signifiaient aussi autre chose, autre chose que mon père ne pouvait pas ignorer.

Les moments passés là-bas étaient si forts que chez ma tante est vite devenu mon vrai chez-moi, ma vraie...

Pardonnez-moi, il y a des mots que je ne peux toujours pas dire. L'essentiel est que la crainte de les voir apparaître -leur ombre- ne m'empêche pas d'avancer...

Notre villa est confortable et jolie, mais elle ne sera jamais pour moi qu'une quelconque résidence de passage.

L'autre, au contraire...

L'autre, au contraire, celle de ma tante, je vais essayer de vous la décrire, mais aussi froidement que possible sinon je craque. Un peu comme s'il s'agissait seulement d'un de ces sujets passe-partout à l'école, du genre : décrivez la... l'habitation de vos rêves.

Donc, l'autre était vulgaire et lourde, mais vivante et chargée d'histoire.

Carrée, sans fioritures, elle ne comportait qu'un étage surmonté d'une terrasse. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient protégées par des grilles, à peine ouvragées, et celles du premier par de rustiques volets de bois peint. Le long de la porte d'entrée grimpa timidement une vigne, qui se fondait dans la pierre du mur de façade, avant de s'éloigner vers un angle et de s'élargir alors, s'ouvrir en une immense treille, spacieuse et fraîche, même au plus chaud de l'été.

Dans la cour de terre battue, librement ouverte sur la place, se trouvait un puits qu'utilisaient également les voisins.

Selon les saisons, mais partout, sous la treille ou au bord du puits, sur la terrasse ou sur le sol carrelé des chambres, il y avait des êtres humains et des animaux, des vieilles femmes ou des bébés, des chèvres ou des chats, et je connaissais chacun par leur nom.

Nous avons tous un endroit qui résume notre enfance et nous enracine dans la vie. Moi, c'est celui-là, ce lieu unique.

Il existe toujours, mais seulement dans ma mémoire...

J'ai beau vouloir écrire comme dans les rédactions, je suis en train de me faire du mal. Je ne peux plus avancer.

Vous ne le voyez pas, mais ma main tremble tellement que mon écriture se trouble et devient illisible.

De toute façon, pour lire ces lignes, peut-être qu'il n'y aura jamais personne d'autre que moi.

Je connais maintenant le prénom du garçon qui ne me lâche plus. Marko. Le prénom n'a pas l'air français, mais c'est normal, paraît-il, car la famille vient d'Europe centrale et la France n'était qu'une étape.

Je m'en fous. Il m'énerve. Plus ça va, moins je le supporte. C'est un égoïste. Il ne pense qu'à lui. Toujours, il me raconte sa vie. Il me parle sans s'arrêter, comme s'il récitait une prière. Sa vie, je la connais par coeur, en large et en travers. Pourquoi il a quitté la France; il revient toujours là-dessus. Sa mère aussi; il me parle beaucoup de sa mère. Ses amis.

Il m'a même raconté son premier amour. Bien sûr un amour déçu. Car j'ai un petit rien indéfinissable qui lui rappelle cet amour-là. Ça fait toujours plaisir de ressembler à un amour raté !

Il ne m'amuse plus. D'ailleurs, désormais, tous ceux qui me parlent sans cesse, jour après jour, ne me sont plus d'aucun secours. Ils me fatiguent, m'irritent. J'ai envie de les envoyer promener, de leur crier dessus, de leur dire de se taire... de leur dire quelque chose.

Même le docteur aux yeux clairs. Même lui. Voilà qu'il se met à me parler de faits qu'il n'a pas à me raconter. Lui aussi me parle de sa vie. Peut-être que je lui rappelle également quelqu'un, pourquoi pas? C'est une manie.

Mais lui, c'est encore plus grave, carrément la faute professionnelle. Il est payé pour m'écouter, même quand je ne dis rien. S'il doit parler, c'est juste pour combler les vides. Il n'est pas payé pour se faire plaisir en évoquant des souvenirs personnels.

Oui, je sens que je deviens méchante. Peut-être même bête... Mais ils ne comprennent donc pas que j'ai désormais moi aussi des choses à expliquer?

Écrire n'a rien réglé. Au contraire. J'ai cru pouvoir tricher. Me libérer à peu de frais, en douce, des mots encombrants. Les mots les plus encombrants ne sont jamais venus. Par contre, il me sort des souvenirs de partout. Des événements que je croyais sans importance en prennent soudain. Je me retrouve submergée.

Ma tête est comme un lac artificiel barré par une énorme retenue de béton. Des ruisseaux en crue dévalent la pente des collines environnantes. Ce cahier serait la vanne ouverte pour essayer de se débarrasser du trop-plein! Ridicule! À chaque seconde, il en arrive cent fois plus que j'en évacue. L'immense paroi de béton subit la pression maximale. J'ai peur.

Comment éviter la rupture, la catastrophe? Car ce sera une catastrophe. Ce que je veux dire est trop violent. Ce que j'ai vécu, continue à vivre est trop violent.

J'ai changé la cachette du cahier. J'en ai trouvé une encore plus sûre. Là où il était, c'était risqué. En admettant que je disparaisse, pour une raison ou une autre, il aurait été découvert dès la première visite dans la chambre désertée. Désormais ce sera plus dur.

Je ne peux pas imaginer mon père ou ma mère, mon père surtout, lire ce que je vous écris. S'il vous plaît, ne lui en parlez pas!... Mais qu'est-ce que je dis? Je deviens vraiment folle.

Je suis tendue comme une arme chargée, un arc, une fronde. Je suis aussi dangereuse qu'une arme chargée.

Avant, quand j'ai commencé ce cahier, j'allais mieux. Je l'ai dit, je libérais même des instants de bonheur. Maintenant, quand j'écris, je suis sur le qui-vive. Je sais qu'il va se

passer quelque chose, qu'il doit se passer quelque chose, et j'ai le trac comme si j'allais entrer sur scène, une boule dans l'estomac.

Mais je n'ai plus le droit de reculer. C'est bien ce qui provoque ma panique, ma perpétuelle anxiété.

Il s'est enfin passé quelque chose. Ça y est, j'ai parlé. Toute seule devant ma glace, mais j'ai parlé.

C'est arrivé un matin, il y a déjà plusieurs jours. Je commence seulement à m'en remettre, mais je crois pouvoir l'écrire dans ce cahier. De toute façon, il le faut.

Je n'étais pas sortie comme j'en avais pourtant pris l'habitude. Le temps était incertain, d'accord, mais la vraie raison était Marko, qui ne me lâche pas et que je ne supporte carrément plus. La matinée m'appartient entièrement. J'ai le droit de faire ce que je veux. L'après-midi, il y a l'entretien avec le médecin, puis ce qu'ils appellent des ateliers d'activités. Mais le matin, après les soins et la toilette, j'ai le droit de faire absolument ce que je veux.

Je m'étais habillée comme si j'allais sortir, mais au dernier moment je me suis installée devant la glace et je n'ai plus bougé. Je me suis regardée dans les yeux. Ça faisait longtemps que je n'avais plus essayé de me regarder dans les yeux. Quand je me lave, même quand je me coiffe, je ne me regarde pas dans les yeux.

D'ailleurs je suis beaucoup moins coquette. Avant je passais des heures devant la glace à m'arranger, à m'admirer. Même qu'une tante m'a dit une fois en riant : « Tu verras! Un jour, tu n'oseras plus te regarder dans la glace... Profites-en tant que tu es jeune et belle! » Elle riait; ce n'était pas méchant, et moi aussi je riais. Nous ne pensions ni l'une, ni l'autre que bientôt je n'oserais plus me regarder, mais pour une raison qui n'aurait rien à voir avec la laideur de la vieillesse. Je me coiffe très vite, sans me regarder dans les yeux. Je ne prends même plus le temps de me maquiller.

Je me suis donc forcée à croiser mon regard pour la première fois depuis bien longtemps. Je me suis presque fait peur. Je me suis trouvée méchante. Aussi implacable avec moi que je l'étais désormais avec les autres. Je me regardais comme si je m'étais coincée dans un couloir, contre un mur, et dit « Maintenant, arrête ton cirque! Tu vas parler, ou sinon tu auras affaire à moi! »

J'ai cédé. J'ai commencé à bouger les lèvres, à dessiner des sons avec ma bouche, sans que ma gorge travaille, sans aucun bruit. Sauf un vacarme infernal dans ma tête, et à mes oreilles, les battements fous de mon coeur.

J'étais en nage, les muscles tétanisés, concentrée dans un effort ridicule de tout mon être. Mais je ne me suis pas accordé le droit de désespérer, pas permis le moindre relâchement.

Au bout d'un temps que je ne peux pas mesurer, j'ai expulsé bien distinctement un mot : « Toi!... » Je me montrais du doigt en même temps. J'étais toute rouge, pourtant, avec mon teint, il en faut. Les yeux exorbités, folle, vraiment folle, mais je m'en fichais, car personne ne me voyait. Surtout, c'était désormais ça, ou revenir en arrière et mourir.

« Toi !... Miyassa!... » Je venais de construire ma première phrase entière. Maladroite, imparfaite, mais entière. Je me suis même détendue un court instant, j'ai repris mon souffle. J'étais comme une femme en couches. J'ai déjà assisté à un accouchement. Chez nous, un accouchement est une affaire entre femmes. J'avais produit mon effort pendant la contraction, accompagnant de toute mon énergie l'appel de la nature. Je profitais du répit pour récupérer, comme je l'avais entendu conseiller à la mère. Un drôle de bébé que je faisais là!

Puis j'ai dit : « Maison! » et ce mot tout simple, si banal, fut le plus difficile à sortir.

Vous ne pouvez pas imaginer combien il me coûte encore, simplement de l'écrire. Il réveille des douleurs soigneusement enfouies, endormies, mais toujours aussi vives. Des douleurs qui ne demandent qu'à revenir occuper seules tout l'espace de mes émotions.

Si vous ne me croyez pas, revenez en arrière, cherchez dans ce cahier : je suis certaine que, jusqu'à présent, j'ai toujours réussi à contourner soigneusement ce mot, au point de le rayer de mon vocabulaire.

Un jour, vous saurez pourquoi... Quand je serai prête.

Enfin, j'ai crié : « Soldats! », et alors je me suis mise à pleurer. Pas pleurer seulement avec des larmes. Surtout à hurler.

Mes souvenirs sont confus. J'étais dans un état second. Mais je sais que je faisais énormément de bruit. Les infirmiers, les aides-soignantes sont arrivés. Dans un hôpital comme celui-ci, ils ont l'habitude de ce genre de crise. Même beaucoup plus violentes. Mais avec moi, c'était tout de même spécial, car jusqu'à présent ils ne m'avaient jamais entendue. Je ne faisais aucun bruit. C'était d'ailleurs bien là mon problème.

Depuis que j'étais ici, je n'avais parlé qu'une fois, en petit comité, devant les docteurs, quand ils avaient organisé ça pendant mon sommeil. Aucun autre employé ne connaissait le son de ma voix. Mes hurlements étaient un véritable événement.

Je souffrais, c'était évident. Je me griffais, paraît-il, voulais même m'arracher les cheveux. Mes cris étaient clairement des cris d'angoisse et de terreur. Pourtant, parmi le personnel familial, chacun souriait. C'était triste et douloureux, mais pour personne le moment de se lamenter. Il y avait vraiment de la naissance dans l'air.

Après un long silence, une trop longue absence, je renaissais enfin, dans la douleur, comme il se doit.

Je me suis calmée après une nuit de sommeil sans rêve. Bonne dose de médicaments.

Dès le lendemain, ils n'ont pas arrêté de me rappeler ce qui était arrivé. Avec des sourires et des clins d'oeil, avec espoir, ils me présentaient en quelque sorte l'enfant. Mais j'avais du mal partager leur satisfaction.

J'ai toujours du mal. Je me sens très lasse. Je crois que j'ai laissé tout mon courage dans cette première épreuve affrontée. D'ailleurs j'ai gardé la chambre, je ne suis même plus ressortie depuis.

Je suis au seuil d'une vie nouvelle, pour de bon cette fois. Du coup, je crois que j'ai encore plus peur. Il faudrait que quelqu'un se glisse secrètement derrière moi et me pousse, quitte me faire vraiment mal.

Donc j'ai décidé que j'étais encore trop faible pour sortir. Je ne vois plus Marko. Je suppose qu'il s'apitoie tous les jours sur ce nouveau mauvais coup de son sort. Qu'il pleure sur le banc où je l'abandonne, sous le saule qui convient. Mais je m'en fiche.

Je ne reçois même plus le médecin aux yeux verts. Je lui ai fait comprendre qu'il m'indisposait. Je l'ai aussi fait comprendre à ses collègues, à ses supérieurs hiérarchiques. Tant pis pour sa réputation et son avancement. De toute façon, comme il n'est pas d'ici, s'ils lui font des ennuis, il partira, c'est tout. Je me suis accordé le droit d'être une garce.

Après de moi, il a été provisoirement ou définitivement remplacé. Le nouveau médecin, que d'ailleurs je connaissais déjà, mais ne rencontrais que par intermittence, parle tout autant, mais juste des banalités qui me détendent. Il est mieux. Il ne m'oblige à aucun effort, ne vient pas me chercher, m'agacer jusque dans mes derniers retranchements. Il est très reposant.

Ça tombe bien, parce que j'ai accompli un gros effort, et j'ai décidé que j'avais le droit de me reposer. J'ai même repris goût à mon corps. J'ose me regarder dans la glace. Depuis que j'ai enfin parlé - si peu -, mon visage me fait moins peur.

Pour occuper mes matinées dispensées de sorties, je m'installe devant la glace et je me coiffe. Je coiffe mes longs cheveux noirs, lentement, tranquillement. Ça et rien d'autre. Je saute par-dessus les derniers mois et me retrouve au moment où j'étais le plus heureuse. La dernière année scolaire à Lausanne. Juste avant cet été fatal.

Je crois que personne ne pourra jamais comprendre à quel point j'ai été heureuse, cette année-là.

À part vous. Vous peut-être, vous pourrez le comprendre. Je vais vous raconter et après je les laisserai m'entraîner où ils veulent.

Car ils me harcèlent. Tous ceux qui m'entourent et me soignent m'ont attrapée et ne veulent plus me lâcher. J'ai cru qu'ils allaient me laisser tranquille, lorsqu'ils ont accepté d'écarter ce médecin aux yeux verts trop entreprenant, lorsqu'ils ont admis sans protester que je ne quitte pratiquement plus ma chambre. Mais ce n'était qu'une ruse. Ils ne cédaient que pour endormir ma méfiance, contourner mes défenses. Leur objectif n'a pas changé, et ils reviennent en force.

Pour eux, c'est tout simple. J'ai parlé, même si c'était pour ne rien dire ou presque, juste crier. Je suis donc maintenant mûre pour un autre pas, pour sortir franchement de ma forteresse. Ils sont sans pitié, mais ils croient avoir raison.

Mes parents, qui déjà venaient me voir l'un et l'autre tous les jours, passent désormais l'après-midi entier avec moi. Je me demande comment ils s'arrangent pour leur travail. Ils me parlent, ils me sourient, ils m'aident à faire tout et n'importe quoi, même ce pour quoi je n'aurais pas besoin d'aide. Les voir ainsi me chagrine de plus en plus. Je n'ai pourtant pas le droit d'aller mieux. C'est ce qu'ils ne comprennent pas. Comment leur expliquer?...

Si je leur souris, si seulement je les regarde, ils n'auront plus de frein. Ils feront ce qu'ils veulent depuis le début : me ramener chez eux, dans leur... maison. Mais alors, les soldats viendront, et que nous restera-t-il?

Non, je sais, c'est ma folie, je dis n'importe quoi. N'importe quoi pour ne pas voir, avouer les vraies raisons. Je ne veux pas encore guérir, c'est trop dangereux, j'ai peur d'affronter. Mais ils me poussent tous si fort que je ne pourrai pas résister longtemps, à moins de revenir en arrière et m'enfoncer à nouveau dans un refus total.

C'est bizarre comme je suis, tout compte fait, capable de voir très clair dans ce que je vis, quand je suis seule à seule avec mon cahier, et incapable ensuite d'essayer, juste essayer de réagir comme il le faudrait. C'est toujours aussi compliqué. J'ai cru dénouer des fils en commençant à écrire, mais en attrapant la pelote, j'ai mis des noeuds là où jusqu'à présent il n'y en avait pas.

Tant pis. Je vais vous parler de cette dernière année à Lausanne, parce que j'ai vraiment besoin de raconter ça. Après, j'irai où ils me poussent, et qui vivra verra.

À Lausanne, cette année-là -c'était l'année dernière, mais j'ai l'impression qu'il y a cent ans-, je me suis enfin accordé le droit d'aimer.

Jusqu'à présent, j'étais très prudente avec l'amour. Je me tenais à distance, car il ne pouvait que compliquer ma vie, et ma vie n'avait pas spécialement besoin de complications supplémentaires. Bien sûr, les avances ne manquaient pas, mais je faisais semblant de ne pas les voir, quitte à passer pour une idiote ou une orgueilleuse. Je gardais encore plus mes distances, pendant les vacances, quand je retrouvais le pays. Ici, l'amour ne peut être qu'un piège.

Cette année-là, je me suis laissée aller et j'ai accepté Yann. J'étais persuadée que je ne risquais rien. D'abord j'étais loin du pays et de ses problèmes, mais surtout Yann n'était pas mon genre d'homme. Il était agréable et séduisant, mais pas mon genre d'homme. Quand il m'arrivait de fermer les yeux et de rêver, mes hommes étaient toujours sombres, distants, durs

même. Je ne pouvais pas imaginer autrement la virilité. Yann était charmant et attentionné. Il riait de tout et faisait sans cesse le clown. Un vrai gamin. Pourtant il était bien plus âgé que moi. Je me suis dit, c'est bon, je suis tranquille. Je vais pouvoir m'amuser un peu sans conséquences pour mon avenir. Je ne l'ai pas dit, ni même vu aussi crûment, mais c'était bien ce que j'avais dans la tête à ce moment-là.

Je me suis trompée. Cette liaison m'a au contraire tellement marquée qu'aujourd'hui encore certains moments vécus ensemble, les moments les plus doux, me soutiennent, me donnent toujours la force, le goût d'espérer. Qui sait si le jour où j'ai décidé de rester sur le dos quand l'infirmière m'a retournée, décidé enfin de la regarder au lieu de replonger dans mon néant, qui sait si ce jour-là, ce n'est pas un de ces souvenirs d'amour qui m'a donné le coup de pouce?...

Pourtant, en même temps, je ne me suis pas entièrement trompée. Notre histoire n'a pas duré et elle n'aura pas d'avenir. J'avais pris tant de précautions qu'il ne pouvait pas en être autrement. J'avais miné toutes les issues, posé tout autour des barrières infranchissables. Même quand je l'ai voulu -car je l'ai voulu-, plus moyen de neutraliser toutes ces protections.

Je n'ai jamais osé dire à Yann, qui j'étais, d'où je venais... Vous vous rendez compte?

Je me suis inventé, fabriqué une identité abracadabrante, qui elle au moins n'ôtait rien au charme de notre liaison dans cette Suisse si verte et si paisible. J'avais décidé d'être grecque. Je restais méditerranéenne. Vu mon physique, il m'était quand même difficile de passer pour une suédoise. Je voulais bien appartenir au Sud, mais pas n'importe quel Sud. Il me fallait un Sud propre et bon genre. La Grèce m'allait très bien. Toute la civilisation occidentale s'est bâtie sur sa culture. C'est incontournable et marqué dans les livres d'histoire. J'avais besoin d'une origine pareille, de cette qualité, pour vivre tranquillement une belle histoire d'amour en Suisse...

Rien que d'y voir aussi clair, là, toute seule, devant ce cahier, devant vous, mais qui n'existent pas vraiment, je rougis. Comment voudriez-vous que j'ose parler de tout ça à mon père?

D'ailleurs ce cahier commence à m'effrayer.

Quand j'ai dit que je voulais parler de l'année dernière à Lausanne et de mon histoire d'amour, je ne pensais pas en parler comme je suis en train de le faire. Je croyais pouvoir retrouver les meilleurs souvenirs, les mettre en tas et me réchauffer avec. Mais dès que j'écris, je ne rêve plus. Je chausse des lunettes spéciales, comme celles que portent les militaires pour voir la nuit. Je découvre alors la réalité, pas forcément dans sa laideur, mais en tout cas comme on ne veut jamais la voir quand on rêve.

Mon histoire d'amour reste belle. Pas de doute là-dessus. Simplement, je l'ai construite sur des mensonges, uniquement des mensonges, des mensonges énormes, et cela, je ne peux plus m'empêcher de le voir.

Pour dire à quel point j'en étais arrivée... Un jour, nous étions entrés, Yann et moi, dans un café. Il y avait un journal abandonné sur la table, où nous avons choisi de nous installer. Il titrait sur cinq colonnes avec un événement tragique qui venait de frapper mon pays. Mon pays ne mérite la une des journaux que pour les événements tragiques.

J'ai fait celle qui ne voit rien. Pire, celle qui ne s'intéresse pas à ce genre d'informations vulgaires. J'ai jeté un coup d'oeil négligent, puis écarté le journal. Déjà, ce n'était pas mal, mais sans le faire exprès, Yann m'a obligée à aller encore plus loin.

En s'asseyant lui aussi, il a machinalement repris le journal. Il a lu vite fait, en diagonale, mais l'actualité de ces pays perdus semblait pourtant l'intéresser. Il a même voulu lancer la conversation, avec des mots qui auraient pu me faire du bien, car il ne « nous » était pas hostile. Et il était sincère, ne cherchait pas à me faire plaisir, puisqu'il ne savait pas qui j'étais.

Mais je ne pouvais plus revenir en arrière. J'étais déjà trop loin, et j'avais trop menti. D'ailleurs, je n'avais pas du tout envie de revenir. J'ai soufflé, fait un geste de la main qui voulait dire : je me fiche de tout cela. Je me suis levée pour mettre une pièce dans le juke-box. J'ai choisi la plus bruyante des chansons,

Yann a poussé le journal et il a éclaté de rire. Il a dit... Je me souviens parfaitement de ce qu'il a dit. Je m'en souviens comme si j'étais encore en train de revenir vers lui en esquissant un pas de danse sur le rythme de ma chanson. Il a dit :

« Viens, tu as raison! Ferme les rideaux. Ce qui se passe dehors est trop laid. Reste dans notre petit wagon rose, laisse-toi aller sur ses coussins bleus!

-N'importe quoi!

-Comment n'importe quoi? Il y a du Rimbaud là-dedans. Un peu de Rimbaud et beaucoup de moi ne peut pas être n'importe quoi. »

Il se moquait de moi, mais c'était gentil et je ne lui en voulais pas. Je me suis assise et il m'a embrassée presque partout, comme dans le vrai poème de Rimbaud qui est très joli et que j'ai ensuite retrouvé.

Je crois qu'aujourd'hui encore j'aime Yann, alors qu'entre nous plus rien n'est possible et qu'il ne sait même pas où je vis. Je l'aime encore, parce qu'il m'a rapidement percée à jour, a vite deviné que je portais un masque. Mais en même temps, il a toujours eu la délicatesse de ne pas me forcer à l'enlever.

Il est trop tard. J'ai désormais tout gâché. Je n'ai plus d'abri. Même pas cet abri. Tout me chasse, me pousse hors de mes retranchements, même Yann et le souvenir de ses baisers très doux.

J'y vais. Il va bien falloir que j'y aille.

L'année dernière à Lausanne, j'étais tellement heureuse que parfois, en quittant Yann, en regagnant mon école, je tournais la tête et cueillais mon reflet dans la vitrine d'un magasin. Alors je me trouvais si belle, si fraîche, que je me souriais, comme venait de le faire l'homme qui m'avait croisée. Il ne m'en fallait pas plus. J'étais bien. J'étais loin.

J'étais loin de mon pays et de son peuple. Très loin. Mon peuple de va-nu-pieds. De sous-développés. D'exaltés. De fanatiques. Mon pauvre peuple.

J'étais si loin que j'ai bien cru pouvoir m'échapper pour de bon. Mais j'ai échoué et cette fois je reviens.

Je suis de ce pays, où tout ce qui nous reste pour garder notre dignité, c'est de lancer des pierres. L'âge des pierres. L'âge de pierre. Ils sont arrivés à nous ramener à l'âge de pierre.

Je suis arabe, palestinienne, palestinienne d'Israël.

Ne partez pas!

J'espère que vous comprenez pourquoi j'ai préféré laisser Miyassa vous avouer elle-même qui elle est...

Par contre, toujours avec le seul souci de vous aider à mieux entendre sa confession sans dévoiler pour autant ce qu'elle désire cacher, je vais oser anticiper quelque peu sur les pages à venir.

Son cahier se divise nettement en deux parties, et il y a un fossé énorme entre ce que vous venez de lire et les lignes qui suivent.

Un fossé d'un mois, pendant lequel elle a cessé d'écrire.

Un mois, elle le dit, mais comme elle refuse toujours de dater son cahier, cette information essentielle risque de vous échapper.

Un long mois de silence et de souffrance qu'elle a été obligée de traverser dans une solitude absolue. Je n'ai moi-même eu le droit de la retrouver et de l'aider que peu de temps avant ce terme, peu de temps avant qu'elle vous écrive, nous écrive à nouveau.

Pour ma part, je dois maintenant me présenter d'une manière plus complète. Je ne vais pas m'avancer masqué comme Miyassa. Je n'ai aucune de ses bonnes raisons.

Je suis médecin, spécialisé en psychiatrie, c'est déjà clair, et je travaillais en ce temps-là en Israël, dans l'hôpital où Miyassa était soignée.

En ce temps-là, car ce temps est révolu. Depuis, je suis revenu en France. Je suis loin à nouveau des problèmes de ce pays. Loin comme Miyassa rêvait un moment de l'être. Pourtant, comme elle, je ne peux plus m'en défaire, alors qu'en ce qui me concerne je n'ai aucun lien familial avec cette contrée.

Je ne suis pas israélien, même pas juif. J'avais choisi de travailler un temps dans cet État, par sympathie, par conviction. C'était un vrai engagement, le fruit d'une longue admiration pour un peuple qui avait souffert et su se redresser.

J'admire toujours, mais plus du tout aveuglément. Désormais je fais le tri. J'ai vécu mon rêve, et dedans j'ai trouvé une bonne part de cauchemar. Je préfère rester éveillé et lucide.

J'avais commencé à m'interroger avant de rencontrer Miyassa. Mais jusqu'alors, j'étais toujours arrivé à comprendre, en acceptant parfois des explications tirées par les cheveux. La réalité m'avait souvent secoué, mais il faut croire que je n'avais pas encore envie de me réveiller. Pourtant certains chocs furent déjà si violents qu'ils fragilisèrent certainement le socle de mes convictions.

Je me souviens de ma surprise, en apercevant un soir dans les rues de la ville des gens qui semblaient pressés de disparaître, mais sans oser vraiment courir. Comme s'ils devaient rester discrets jusque dans leur fuite. Je demandai à l'ami qui m'accompagnait :

« Qu'est-ce qu'ils font? »

J'avais presque envie de rire tellement la scène était inattendue. Il haussa les épaules mais ne me répondit pas. Je dus comprendre seul, comme pour tout le reste, comme pour tout ce que je compris par la suite.

Ces gens étaient des ouvriers palestiniens des territoires occupés. Ils avaient le droit de venir travailler en Israël, mais pas d'y rester la nuit venue. Ceux-là étaient en retard, craignaient le pire.

J'étais choqué, car pour moi, cette réalité ne pouvait pas appartenir à un pays comme

Israël. Cette réalité, c'était le racisme institutionnalisé, l'apartheid, un pays comme l'Afrique du Sud., mais pas Israël. Impossible d'imaginer cela dans un État qui s'était construit en réaction contre le nazisme, contre la forme la plus cruelle de racisme.

Je chancelai, puis ils me donnèrent leurs explications, et j'acceptai encore une fois.

Jusqu'à ce que je rencontre Miyassa... Alors, je ne voulais plus rien entendre, et je laissai ma vie basculer, Pas brutalement, mais elle bascula tout de même

Je n'avais pas choisi d'être le médecin de Miyassa. J'avais été, en quelque sorte, commis d'office.

Maintenant, je me dis que peut-être... Ses parents avaient largement les moyens de payer, mais on me l'avait confiée, à moi, débutant et étranger, parce que dès le départ, avant même le premier dérapage de Miyassa, aucun de mes autres collègues n'avait envie de la soigner. Il est possible que je noircisse le tableau. Mais il faut me comprendre. J'ai longtemps été si naïf...

Le dossier de ma nouvelle malade faisait bien mention d'un « accident », un événement précis qui avait mis Miyassa dans son état. L'événement n'était pas la seule cause, puisque le trouble était psychologique et avait des racines plus profondes, mais en tout cas il avait tout déclenché.

Je connaissais la date de l'accident, l'heure approximative et le lieu, point final. Lieu : territoires occupés, Cisjordanie, région arabe sous occupation militaire israélienne. Il n'y avait rien de plus dans le dossier, car tous les événements qui se produisent là-bas sont couverts par le secret militaire. Guerre et sécurité obligent.

Je commençais à être habitué à ce genre d'explication pour justifier tous les silences, mais cette fois je ne pouvais pas accepter. Un petit quelque chose, encore indéfinissable, me l'interdisait.

Je savais que le pays était en guerre. Je le savais en arrivant, et même bien avant de venir. Simplement, jusqu'à présent, j'avais toujours été persuadé que cette guerre était de celles qu'on mène, qu'il faut mener, quand on veut vivre libre. Mais pour vivre libres, ils n'avaient pas besoin d'aller faire ça à Miyassa.

J'ignorais encore ce qu'ils lui avaient vraiment fait et pourquoi. J'ignorais également pour quelle raison elle se trouvait, au moment de « l'accident », dans les territoires occupés, elle qui était israélienne et vivait en Israël. D'origine palestinienne, mais israélienne.

J'avais vu Miyassa, et elle n'était qu'une enfant. Sous son apparence de femme, elle n'était qu'une enfant. Elle ne pouvait menacer personne. Pourtant ils avaient mis le malheur dans ses yeux. Bonnes raisons ou pas, ils n'avaient pas le droit.

Je partis avec mon dossier vide sous le bras. J'avais certes besoin de renseignements supplémentaires, mais je me dis que je les obtiendrais autrement. D'ailleurs, ce n'était pas seulement une manière de respecter Miyassa. Je ne voulais pas non plus forcer mes collègues, que j'appréciais toujours, à s'enfoncer dans des justifications emberlificotées, dont ils ne sortiraient pas grands.

J'étais de moins en moins étranger à ce pays, de plus en plus piégé dans ses contradictions.

Le calme est enfin revenu. Je peux m'asseoir à nouveau devant ce cahier et prendre mon stylo sans trembler.

Ça n'a l'air de rien, mais si vous saviez!... J'ai traversé une tempête si violente que j'ai bien cru me briser.

Je marchais vers l'orage, je m'en doutais, mais jamais je n'aurais imaginé qu'il serait si dévastateur. Heureusement! Sinon, je crois que j'aurais eu trop peur. Je n'aurais pas osé avancer.

Maintenant, je ne suis pas encore tout à fait saine, mais sauve en tout cas je le suis. Je devais affronter une mer déchaînée; je l'ai fait. Je me retrouve de l'autre côté, même pas en trop mauvais état. Un miracle.

Je suis heureuse de pouvoir vous écrire à nouveau. Un mois entier s'est écoulé sans que j'ose vous dire un mot, mais j'ai toujours autant besoin de vous.

À propos... Je n'essaie même pas de savoir si vous êtes encore là !

Comme je l'ai craint, vous êtes peut-être tous partis, écoeurés, et pour me lire, il ne reste plus personne.

«Je suis arabe d'Israël, palestinienne! Ne partez pas! »

Il fallait vraiment être folle pour pousser par écrit un cri pareil. Je le suis encore un peu, mais je crois déjà moins.

Vous allez voir, en peu de temps, j'ai beaucoup changé. En peu de temps, car un mois ce n'est rien. Je suis certaine que vous aurez même parfois du mal à me reconnaître. Et encore, vous me lisez, c'est tout. Vous ne pouvez que me lire. Si seulement vous pouviez me voir pour de bon!

Physiquement, maintenant que j'ose à nouveau me regarder dans la glace, le changement est spectaculaire. J'ai presque retrouvé mon port de tête d'antan quand mes pensées frivoles ne risquaient pas d'alourdir mon front.

Presque. Car il ne faut tout de même pas exagérer. Mais je n'ai pas peur d'exagérer. Désormais, je crois vraiment savoir où j'en suis. Je connais mes progrès, sans pour autant me faire la moindre illusion.

Donc, je suis palestinienne, arabe d'Israël, et cela ne m'inquiète pratiquement plus.

En tout cas, l'idée que cet aveu vous fasse fuir ne m'inquiète plus.

Je me dis que si vous partez là-dessus, tant pis pour vous. Vous ne méritez pas ma confiance et mon amitié. Vous ne méritez, pas mon amour. Car n'oubliez pas que je vous aime toujours.

C'est aussi ce qui est super avec l'écriture. Ce qui en fait un moyen idéal pour toutes les confessions, surtout celles qui coûtent.

Quand on parle, et que le public, lassé, fatigué, s'en va, on peut toujours continuer un moment pour les deux ou trois fidèles qui restent. Mais quand ceux-là s'en vont aussi, il faut bien arrêter de parler. À moins d'être vraiment mal dans sa tête. Encore plus que moi.

Alors qu'en écrivant, aucun problème de ce genre. Même si le public imaginaire, sagement assis devant vous, ne se transforme jamais en public réel, vous pouvez continuer à y croire, et donc écrire comme si de rien n'était. Vous saurez éventuellement plus tard que ça n'a pas marché, beaucoup plus tard, trop tard.

Je ne sais pas si c'est toujours mieux. Mais pour moi, en ce moment, c'est mieux.

Du coup je pense à une histoire triste. Une histoire vraie.

Une femme qui écrivait tous les jours une lettre à son mari qu'elle croyait en prison. C'était sous une dictature, mais je ne sais plus laquelle, il en reste encore tellement. Elle le croyait en prison, alors qu'il était mort assassiné, dès le lendemain de son arrestation, au cours d'un interrogatoire trop violent. Pendant un an, elle a écrit ainsi et les autorités n'ont rien dit, ont fait semblant de transmettre.

Les lettres n'ont jamais trouvé leur destinataire, mais qu'est-ce que ça change à leur contenu? Qu'est-ce que ça change à tout ce que cette femme a cru partager, à tout ce dont elle s'est débarrassée, libérée avec des mots?

Quand elle a su, il était certainement trop tard. Elle a pleuré, mais le bien était en quelque sorte déjà fait.

Quoi qu'il arrive, ce cahier ne peut que me faire du bien.

Mais je n'aurais pas dû raconter cette histoire triste. J'étais heureuse de vous retrouver, et maintenant c'est terminé, j'ai de nouveau le cafard.

Ce n'est pas grave. Ça va passer. Je vais me coucher. À demain...

C'est effectivement passé. Ce n'était qu'un nuage sombre, et mon printemps est toujours là.

J'ai bien dormi et je vous retrouve pour vous raconter ce qui est arrivé durant ce long mois pendant lequel j'ai été incapable de vous écrire.

Je vais commencer par le commencement. C'est toujours plus simple. Je vais commencer au moment où je vous ai quitté, juste après mon aveu: « Je suis arabe, palestinienne d'Israël ». Mon aveu silencieux, mon aveu rien que pour vous, c'est-à-dire à ce moment-là pour personne.

Après avoir écrit ces mots, j'ai eu une petite crise. Je suis allée me réfugier sous les draps et j'ai pleuré, j'ai fait du bruit. Quelqu'un est venu. On m'a donné des calmants et j'ai dormi.

Ce n'est que le lendemain que le couvercle a littéralement explosé.

Le lendemain, je me suis réveillée atrocement calme. J'ai lu quelque part que c'est toujours ainsi. Avant un cataclysme, tremblement de terre, éruption volcanique, il y a un bref instant de silence complet, de calme oppressant. Même les animaux qui hurlent à la mort, se taisent soudain, semblent se recueillir et attendre.

Mon calme avant la tempête a duré beaucoup plus longtemps, beaucoup plus que le temps de retenir son souffle. Il a duré une bonne partie de la matinée.

Devant la glace, j'ai pris le temps de me faire belle, comme plus jamais je n'avais osé.

Je savais que j'allais sortir avant la fin de l'heure habituelle de la promenade. Je savais aussi pourquoi j'allais sortir. Pour retrouver Marko, pour lui dire...

Je savais tout cela, mais je refusais d'y penser. J'étais tout entière dans mes préparatifs, dans ces gestes qui pourtant ne demandent aucune réflexion.

J'étais certainement dans l'état où doit se trouver quelqu'un qui a décidé de se suicider, fait tout ce qu'il faut pour, en évitant surtout d'imaginer les conséquences, la conséquence, pour ne pas s'effrayer.

J'étais si tranquille en surface que, habillée et prête à sortir, j'ai encore attendu un moment dans ma chambre, assise sur le lit, immobile et les yeux dans le vide. Je voulais laisser à Marko le temps d'arriver avant moi. J'avais décidé que c'était mieux pour ce que j'avais à lui dire.

L'idée qu'il pouvait très bien ne pas être là à m'attendre ne m'a même pas effleurée. Je n'avais pas le moindre doute. J'étais certaine que chaque jour, pendant cette longue semaine où j'étais restée cloîtrée, écrasée par mon anxiété, lui se rendait fidèlement à notre habituel lieu de rencontre et m'y attendait.

Je pouvais même l'imaginer. Assis sous le saule, dans la clairière, les épaules un peu voûtées comme tous les malades que nous sommes, les mains posées sur les genoux. Parfois, aux moments de doute -aujourd'hui encore elle ne viendra pas-, les mains glissent entre les genoux serrés, se cachent. Mais il ne part pas. Il ne part qu'au dernier moment, quand sonne la cloche de la fin de la promenade. Car il y a une cloche pour rythmer certains moments de la journée comme dans une école. Drôle d'école. Quand la cloche sonne, il part, mais il sait déjà qu'il reviendra.

J'imaginai tout ça, sans crainte de me tromper et j'avais raison, car il était là. Il était là ce jour-là aussi, comme tous les autres.

Quand il m'a vue arriver, il a souri et il s'est levé. Il est même venu à ma rencontre.

Il aurait presque pu se jeter dans mes bras, mais certainement qu'un petit quelque chose dans mon attitude l'a arrêté. Surtout qu'avant, nous ne nous étions jamais touchés. Encore moins, bien sûr, embrassés.

Il s'est immobilisé et moi aussi. Nous étions ridicules ainsi, immobiles et face à face, comme séparés par un mur invisible. Mais à ce moment-là, le ridicule était vraiment le dernier de mes soucis.

J'ai levé la main et ouvert la bouche. Je ressemblais à ces cantatrices dans les grands opéras. J'ai déjà vu cela à la télé, à la télé seulement. Longtemps avant de commencer à chanter, elles ouvrent lentement la bouche, de plus en plus grand. Impressionnant. Mais quand la première note arrive enfin, c'est toujours décevant, absurdement faible et discret par rapport au temps d'attente et à la taille de la bouche ouverte.

J'étais comme ça devant Marko, aussi bête.

J'y repense et j'ai envie de rire, pourtant il n'y a vraiment pas de quoi.

Je vous aime et c'est pour ça. Je vous aime, parce qu'il n'y a qu'avec vous que je peux rire de mes pires malheurs. C'est agréable et très reposant.

Je voulais donc parler et j'avais pris la bonne pose, mais aucun mot ne sortait encore.

Normal tout de même, si l'on peut dire qu'il prenne son temps pour sortir ce premier mot adressé à un autre en chair et en os. Bloqué depuis des mois quelque part dans ma tête, il n'avait aucune chance d'échapper sans douleur à ce piège.

Il s'est fait attendre, mais il est venu. Il n'est pas venu tout seul. Il est venu avec deux ou trois autres. D'ailleurs, dans le lot, il y en avait même un que j'avais déjà expulsé dans ma chambre pour moi toute seule.

J'ai dit, je m'en souviens parfaitement, j'ai dit : « Marko... Attention... Les soldats... »

J'en ai mis du temps pour les cracher, ces trois mots-là. J'ai bafouillé, j'ai bégayé, mais j'y suis arrivée.

Dans ma tête, pas de doute, ils voulaient dire quelque chose, quelque chose de très important. Mais ici, dans cette paisible clairière, entre Marko et moi, ces mots semblaient déplacés, ils n'avaient plus aucun sens, ils tombaient à plat.

Alors pourquoi Marko a-t-il réagi comme il l'a fait? Pourquoi a-t-il eu si peur?...

Il a reculé en se couvrant le visage avec son avant-bras, dans son geste habituel de défense, son geste maladif.

Je connaissais ce geste. Tout le monde, dans cette clinique, qui est comme un village, connaissait ce geste. Mais jamais jusque-là, il n'avait eu ce geste devant moi. Surtout jamais à cause de moi.

Non seulement il refusait de m'entendre, mais en plus je lui faisais peur.

Je ne m'attendais vraiment pas à cette réaction. C'était une claque que je prenais en pleine figure, sans avoir songé à esquisser le moindre geste de défense. Pour mes premiers mots, j'avais choisi Marko, et voilà comment il me remerciait. Lui, il partait en courant.

J'ai accusé le coup, mais je n'ai pas craqué tout de suite. Je me disais, sans le formuler vraiment dans ma tête, mais c'était pareil : « Il y a erreur sur la personne. Il n'est pas bien, pour une raison que tu ignores ; Il te prend pour quelqu'un d'autre. Tu vas lui parler, tu vas lui montrer qui tu es et tout va rentrer dans l'ordre.

J'ai donc voulu, disons le raisonner. Réflexion faite et dans l'état où nous étions l'un et l'autre, ce n'était sûrement pas la meilleure tactique. La suite l'a d'ailleurs prouvé.

Il reculait, mais moi, je continuais à avancer sur lui.

Pour la première fois, je l'ai touché. Jamais auparavant nous ne nous étions seulement effleurés. J'ai attrapé son bras. Je voulais l'enlever de devant son visage. Je voulais qu'il me regarde enfin, qu'il me voie.

Bien sûr, il ne m'a pas laissée faire. Au contraire, sa peur s'est transformée en panique. Il a bondi en arrière, un bond superbe, comme une chèvre.

En même temps qu'il bondissait ainsi, il s'est mis à crier. Un cri insupportable, trop aigu, trop haut perché, surtout pour sa carcasse robuste de jeune adulte. Un cri d'enfant maltraité qui la nuit se dresse sur son lit et hurle dans son cauchemar sans même se réveiller.

Son geste maladif, je connaissais. Mais pas le cri.

J'aurais dû comprendre à ce moment-là qu'il était très mal et que je ne pouvais plus l'aider. Je ne l'ai pas compris, car, sous mon calme apparent, j'étais aussi mal que lui.

J'avais décidé de parler et je pouvais enfin, je pouvais expulser ces mots qui pourrissaient en moi et me tuaient. Moi, je pouvais et lui, c'est-à-dire mon seul public, celui que j'avais choisi, lui me lâchait.

Je n'arrivais pas à admettre, à me faire une raison, comme on dit quand on est bien dans sa tête.

D'ailleurs, non seulement j'essayais de l'attraper, mais en même temps, je lui parlais pour de bon. Des paroles douces, des mots de consolation.

Des mots qui glissaient, s'enchaînaient naturellement. Je parlais à nouveau comme tout le monde, absolument comme avant. Des mots et des phrases sans importance. Tellement peu d'importance que je ne m'en souviens plus. Du genre : « Allons, Marko, sois raisonnable. Tu me reconnais. C'est moi, Miyassa. Ton amie. Tu m'as déjà raconté toute ta vie. Même que je ressemble à quelqu'un que tu as connu, quelqu'un que tu as cru aimer... »

Je n'arrêtais plus. Un vrai moulin à paroles. Maintenant que le mécanisme s'était dégrippé, on aurait cru qu'il fonctionnait rien que pour le plaisir retrouvé.

Mais Marko ne voulait pas m'entendre. Il reculait toujours. Il me refusait.

À force de reculer ainsi, sans regarder où il mettait les pieds, est arrivé ce qui devait arriver. Il est tombé.

Alors il n'a même pas essayé de se relever. Par terre, dans le sable du chemin, il s'est roulé en boule, le visage caché non seulement sous ses bras, mais enfoui sous son corps tout entier. Il hurlait toujours et maintenant tremblait. C'était certainement impressionnant.

Quand les infirmiers sont enfin arrivés en courant, alertés par le vacarme, ils nous ont trouvés ainsi, lui effondré à mes pieds, moi penchée au-dessus et essayant de toutes mes forces de dégager son visage.

En découvrant ce spectacle, ils ont tout de suite compris ce qu'ils avaient envie de comprendre. Ils m'ont attrapée par l'épaule et écartée violemment. Ils ont hurlé dans mes oreilles : « Qu'est-ce que tu lui as fait? »

Jusqu'à présent, je croyais qu'ils m'aimaient, mais ce n'était qu'une façade.

Bien sûr, eux savaient depuis toujours qui j'étais, et Marko le savait aussi. Pour me reconnaître, ils n'avaient pas besoin d'attendre un aveu du genre : « Je suis palestinienne, arabe d'Israël. » Ils le savaient. Depuis le début. Depuis toujours.

D'un regard, nous sommes capables de nous classer les uns et les autres et pourtant nous nous ressemblons beaucoup. Quand nous nous rencontrons, nous commençons toujours par là. C'est ce qui fait notre malheur, mais pas moyen de résister.

Depuis le début, ils savaient qui j'étais. Ils faisaient semblant de m'aimer, mais ils se méfiaient de moi.

Ils avaient raison de se méfier. J'étais bien comme tous les autres. La preuve, voyez dans quel état j'avais mis Marko!

Ils sont fous. Ils sont là pour nous soigner, mais ils sont aussi fous que nous. Dans ce pays, nous sommes tous devenus fous.

Ils m'ont donc accusée d'avoir frappé Marko.

Je n'ai pas pu leur répondre. Pourtant, cette fois, ce n'était pas faute de savoir parler. Je n'ai pas répondu, parce que je ne savais pas quoi dire.

Je les ai laissés m'amener dans ma chambre sans réagir. Le couvercle tenait toujours bon. Malgré la pression, il tenait encore.

Ils m'ont ramenée dans ma chambre et ils se sont occupés de Marko.

Je n'ai craqué que plus tard, après le repas. Une femme de service est venue rechercher le plateau, que je n'avais pas touché. Je la connaissais bien. C'était la même tous les jours. Elle était gentille avec moi. Elle me souriait souvent.

Ce jour-là, elle n'a pas semblé me remarquer particulièrement. Les autres lui avaient peut-être déjà expliqué mes exploits. Du moins, ceux qu'ils avaient imaginés. Et elle me faisait elle aussi la tête. Mais peut-être aussi qu'elle ne me voyait pas pour une tout autre raison, une raison personnelle. On n'a pas toujours envie de parler aux gens. Je suis bien placée pour le savoir.

En tout cas, je n'ai pas supporté qu'elle m'ignore ainsi. J'ai voulu continuer avec elle ce que je n'avais pas pu dire à Marko. Peu importe le public en quelque sorte, j'avais surtout besoin de parler.

Je me suis levée et je l'ai touchée à l'épaule. Elle tenait le plateau. Elle allait sortir. Elle m'a regardée. Elle m'a regardée normalement, pas du tout méchamment. Elle m'a regardée comme ils font tous avec les malades. Cet air de s'attendre un peu à tout et à n'importe quoi. Mais j'avais l'habitude de ces regards-là, et ce n'était pas ça qui pouvait me bloquer.

Je lui ai parlé sans bafouiller, ni bégayer. C'était bien fini. Plus aucun problème avec la parole. On aurait presque pu croire que je n'avais jamais eu d'ennuis de ce côté-là.

J'ai commencé à parler en posant une question. Je lui ai demandé : « Vous savez pourquoi vous êtes israélienne, vous? »

Elle ne m'a pas répondu. Elle a haussé les épaules. Elle était surprise.

Elle était surprise par ma question, mais certainement aussi de m'entendre soudain parler aussi normalement. Surtout que j'avais engagé la conversation exactement comme si tous les soirs nous avions l'habitude de nous confier ainsi nos petits secrets.

Elle a marqué le coup, mais je ne lui ai pas laissé le temps de se sentir gênée. J'ai enchaîné tout de suite. En fait, je n'attendais pas vraiment de réponse. Ma question était une manière comme une autre de lancer la discussion.

J'ai dit : « Moi, je le sais. C'est à cause de mon grand-père. »

Elle a répondu : « C'est très bien! » Mais comme on le dit parfois aux enfants quand on veut se débarrasser d'eux. Et elle a essayé de s'éclipser.

Mais j'étais entre elle et la porte. Pour passer, elle aurait dû me bousculer. Elle a hésité, préféré attendre et voir venir. Par contre, elle a ostensiblement gardé le plateau devant elle, à bout de bras. Ce n'était pas pratique, mais l'attitude avait le mérite de me montrer les limites de sa patience. Elle était brave mais je devais faire vite. J'ai joué le jeu.

« Je suis israélienne parce que mon grand-père était amoureux. »

Elle attendait. Elle n'a pas daigné réagir. Ni un petit « Ah bon? » ni même un haussement d'épaules ou un froncement de sourcils.

« C'était au moment de la première guerre contre les Palestiniens. Il y a longtemps. En 1948. Vos soldats sont entrés dans le village en tirant des coups de fusil partout et en hurlant des ordres dans les haut-parleurs de leurs Jeeps. Ils étaient méchants et ils nous faisaient peur. »

Là, elle s'est crue obligée d'intervenir. « Nos soldats ne sont pas méchants ! », a-t-elle dit, et à cause de ses bras qui fatiguaient, elle a tout de même accepté de laisser un peu reposer le plateau sur un montant de mon lit.

Elle s'appelait Sarah, cette dame de service. Elle s'appelle d'ailleurs toujours ainsi. Sarah Tayeb. Elle vient d'Afrique du Nord. Elle est en Israël depuis une dizaine d'années. C'est elle qui me l'a expliqué un jour de confiance, un jour où elle avait comme moi envie de parler.

Quand elle m'a interrompue avec son « Nos soldats ne sont pas méchants! » j'ai ri nerveusement, j'ai répondu : « Les soldats sont toujours méchants », puis j'ai continué, comme si, malgré tout, cet avis différent sur la question n'avait pas trop d'importance.

« Nous savions de quoi ils étaient capables quand ils étaient énervés comme ils l'étaient à ce moment-là. »

Je disais « nous » mais bien sûr je ne parlais pas pour moi. Moi, à cette époque, cette année-là, je ne risquais pas d'être née. Même pas encore imaginée. Mais en parlant, en racontant à la dame, je disais « nous » peut-être parce que aujourd'hui c'est pareil et que les mêmes scènes continuent.

« Ils sont entrés de force dans les maisons, et ils ont mis à part tous les hommes. Uniquement les hommes dans la force de l'âge. Ils ont ignoré les garçons et les vieillards. Ils ont même laissé de côté quelques adolescents, et des hommes dont les cheveux commençaient à blanchir. Ils ont rassemblé sur la place du village ceux qu'ils avaient sélectionnés ainsi.

« Il faisait bon. C'était le début de l'été. Après la chaleur du jour, une nuit à rester dehors discuter jusqu'à l'aube. Il faisait bon, mais personne n'avait envie de parler.

« Les hommes avaient peur, car ils savaient ce qui s'était passé au matin d'une nuit pareille dans un village voisin. Cinq choisis au hasard avaient été entraînés dans la montagne. Là, ils avaient cherché à s'enfuir. C'est du moins ce qu'avaient affirmé le lendemain les responsables militaires, en ramenant les corps.

« Les corps meurtris, les corps sans vie, qu'ils avaient soigneusement alignés, le long d'un mur, sur la place du village.

« Les hommes avaient peur et ne parlaient pas, car ils savaient cela.

- Mais bon sang, qu'est-ce que tu racontes? » intervint Sarah.

Elle était de plus en plus nerveuse, mal à l'aise. Elle dansait d'un pied sur l'autre. D'accord, elle savait où elle travaillait, dans une maison de fous. On lui avait appris, bien qu'elle ne fût pas médecin, à être capable d'écouter n'importe quoi sans broncher, pour calmer les esprits en évitant les scandales. Tout de même, ce que je racontais commençait à dépasser les bornes.

Elle m'a pourtant laissée encore continuer un moment.

« Mais ce soir-là, personne n'a été entraîné à l'écart. À l'aube tous les hommes ont été libérés, ils ont pu rentrer normalement chez eux.

« Normalement, c'est vite dit. Avant de les abandonner eux et leur village, un gradé leur a expliqué : "Nous reviendrons. Si vous êtes encore là, tant pis pour vous, car plus jamais vous ne pourrez nous échapper. Vous avez entendu ?... Plus jamais. Gare à ceux qui seront encore là !" »

« C'était clair. En plus, le soldat parlait très bien arabe. Avec un mauvais accent, mais néanmoins très compréhensible. Pas le moindre doute sur leurs intentions. Et ces gens-la sont des gens de parole.

« Le lendemain, quand ils sont revenus, le village était vide. Il n'y avait plus un seul habitant. Même les chats avaient eu peur et étaient partis.

- Tu dis n'importe quoi! » affirma Sarah d'un ton désolé. Mais elle choisit aussi ce moment-là, je ne sais pas pourquoi, pour arrêter de danser d'un pied sur l'autre. Elle posa prudemment le plateau sur mon lit et s'assit elle-même à côté.

Peut-être qu'elle était fatiguée, peut-être qu'elle avait mal aux jambes. Elle s'asseyait peut-être seulement pour cette raison-là.

« Tous les habitants étaient partis dans la même direction, vers un pays ami, sauf mon grand-père. Il n'était pas parti dans la même direction parce que, comme je l'ai dit, il était amoureux.

« Sa fiancée habitait le village voisin. S'il partait, il risquait de ne plus jamais la retrouver. Il avait un frère aîné. Il lui a expliqué pourquoi il ne pouvait pas partir. L'autre lui a répondu qu'il était fou... »

J'ai fait une pause dans mon récit, glissé à Sarah en souriant : « Tu vois, c'est de famille! »

Je souriais, mais elle ne répondit pas à mon sourire. Elle avait les yeux vides. Elle était vraiment fatiguée.

« L'oncle a tout tenté pour convaincre mon grand-père de renoncer. Il lui a expliqué où étaient les soldats. Ils avaient quitté le village, mais n'étaient pas loin. Ils l'encerclaient au contraire, cachés derrière la première ligne de collines. Il n'y avait moyen de s'échapper que d'un côté. C'est-à-dire dans la direction que les soldats souhaitaient. Vers la Jordanie, de l'autre côté du fleuve. Tous ceux qui essaieraient de partir dans une autre direction seraient repérés et massacrés. Bien sûr, le village de la fiancée n'était pas dans la bonne direction.

« L'oncle a tout tenté, mais mon grand-père n'a rien voulu entendre. Il n'a pas cru au danger. Il n'avait pas envie d'y croire.

« Il s'est caché et il a eu de la chance; il est arrivé à passer.

« Il a retrouvé sa fiancée. Avec elle, cette fois, il a voulu s'enfuir. Ils n'étaient pas mariés, mais à cause de la guerre, ils avaient le droit d'être ensemble. Mon grand-père a voulu rejoindre ceux de son village avec sa future femme.

« C'était désormais impossible. La guerre était gagnée. Votre guerre était gagnée. Ordre d'en haut, mesure administrative, vous ne laissez plus sortir personne. Ridicule, puisque trois jours avant, vous n'aviez qu'une envie : que tous les Arabes disparaissent. Mais changement de programme, même ceux qui le voulaient n'avaient plus le droit de sortir. Vous adorez ce genre de décisions absurdes. Je dois dire que j'ai remarqué.

« Alors mon grand-père est resté. Il a fait sa vie ici. Il est devenu israélien

« C'est pour ça que moi aussi je suis israélienne. Parce que mon grand-père était amoureux. »

J'étais contente d'être arrivée au bout de mon récit. L'histoire que je venais de raconter n'était qu'un début, une première partie, mais c'était déjà bien. J'étais un peu comme un écrivain en herbe qui achève son premier chapitre. Une vraie victoire.

Je crois que j'avais même oublié à qui je parlais vraiment. Ce n'était pas le plus important. Je l'avais d'autant plus facilement oublié que Sarah ne me regardait plus. Elle baissait la tête.

Mais sans prévenir et pendant que je me félicitais toute seule, elle s'est redressée si brutalement qu'elle m'a fait peur. Elle était rouge. Elle m'a craché : « Si tu es israélienne, pourquoi tu dis « vos soldats » en parlant de l'armée d'Israël? »

J'ai eu peur, mais je n'ai pas songé un instant à répondre sur le même ton. J'ai continué à vouloir discuter tranquille. Pourquoi s'énerver ?

J'ai dit : « Parce que parmi ces soldats il n'y avait pas d'Arabes, il n'y avait que des Juifs... Tu sais bien que, dans cette armée, nous ne pouvons toujours pas être soldats n'importe où. Tu le sais bien.

- Heureusement! » a-t-elle fait, en haussant les épaules, mais d'un geste si nerveux qu'on aurait cru un tic. « Heureusement! »

J'ai compris qu'elle ne me supportait plus et qu'elle allait exploser. Ça n'a pas raté.

Sans même songer à emporter le plateau, alors qu'elle était venue pour cette seule raison, elle a essayé de quitter la chambre, en me bousculant pour passer plus vite. Elle ne pensait plus à moi, malade, en équilibre sur le fil fragile de ma lucidité retrouvée.

Elle a eu tort.

Sarah a eu tort, car moi aussi j'ai perdu pied. Mais folle et en équilibre sur mon fil, je suis tombée de beaucoup plus haut.

Je l'ai attrapée par les épaules. Elle n'a même pas eu le temps d'avancer de deux pas. Je l'ai obligée se rasseoir. Elle était plus forte que moi, plus âgée aussi, mais elle n'a pas résisté. Elle est retombée sur le lit. Lourdemment. Elle a renversé le plateau. Il y avait de la soupe ce jour-là ; elle a coulé sur les draps.

J'ai saisi la fourchette et j'ai menacé Sarah avec. Je lui ai carrément dit : « Si tu essaies de te lever, je te tue ! »

Elle a tout de suite compris qu'elle avait commis une erreur, et que maintenant, il valait mieux attendre et s'effacer, ne pas m'affronter. Elle n'a même pas cherché à se redresser. Elle est restée allongée sur le lit, dans la tache que faisait la soupe. Elle m'écoutait et me regardait ainsi.

Elle avait peur. Mais pas spécialement parce que j'étais folle et capable de n'importe quoi. Je crois que ce n'était pas ce qui l'effrayait le plus. Elle avait peur de moi parce que j'étais arabe. Je venais de le revendiquer haut et fort. Pour elle, c'était certainement beaucoup plus grave, beaucoup plus inquiétant.

Les fous, elle avait l'habitude, elle les connaissait vraiment. Elle les pratiquait tous les jours. Les Arabes, elle les côtoyait, c'est tout. Elle croyait les comprendre parce que les journaux en parlaient beaucoup. Mais les journaux ne parlaient que de crimes, d'agressions, d'assassinats. Le terrorisme.

Elle avait peur de moi parce que j'étais arabe.

Je voyais bien qu'elle avait peur, mais je me moquais alors des raisons. Je profitais simplement de mon ascendant sur elle pour continuer.

Malgré mon trouble et ma folie, j'étais apparemment calme. Je ne tremblais, ni ne bafouillais. Je ne criais pas d'injures. Ainsi, je faisais d'ailleurs d'autant plus peur à Sarah.

Je lui ai d'abord dit quelque chose sur les Arabes et les Juifs. Bien sûr, je ne me souviens pas des termes exacts, mais je peux résumer.

Je lui ai expliqué que quand j'étais petite, je croyais que j'étais juive. J'entendais dire autour de moi que les miens n'avaient toujours pas de terre, de pays rien que pour eux, et je savais aussi que les Juifs avaient erré pendant deux mille ans, erraient peut-être encore. Je croyais donc que j'étais juive. C'était pour moi l'explication la plus simple.

J'ai cru ça quand j'étais petite, mais à l'école, ils m'ont vite appris à ne pas tout mélanger.

J'ai eu beau faire, je n'ai malgré tout pas oublié. À Lausanne, donc il n'y a pas longtemps, j'ai choisi toute seule le sujet de mon exposé : « La vie d'Anne Franck, son journal secret ». J'ai eu la meilleure note possible.

Les professeurs m'ont félicitée pour la sensibilité de ma présentation. Sachant que j'étais israélienne, ils ont certainement cru que j'étais juive. En Suisse, je n'avais pas besoin de montrer à tout le monde ma carte d'identité.

Ils ne pouvaient pas comprendre pourquoi j'étais arrivée à parler de la vie d'Anne Franck avec tant d'émotion. Simplement parce que j'y retrouvais la mienne. Une vie d'enfant obligée de masquer ses origines, cacher sa véritable identité pour espérer, même pas un avenir, juste un dérisoire répit.

J'ignorais pourtant encore que les soldats viendraient me chercher comme elle dans mon dernier refuge. Pas pour m'emmener à la mort, mais je crois bien que j'ai eu aussi peur.

J'ai raconté tout ce que je viens de résumer, si longuement, si passionnément que j'avais presque oublié Sarah. Du moins, pourquoi elle était là, pourquoi elle m'écoutait.

Discrètement, sans se relever, elle avait glissé vers le bas du lit. Je compris qu'elle espérait, à un moment ou un autre, se laisser brusquement tomber à terre et s'éclipser, m'échapper.

Je ne m'en offusquai pas outre mesure, mais lui fis comprendre que j'avais vu. Je l'obligeai à revenir vers le centre du lit et me plaçai entre la porte et celle qui était devenue en même temps ma confidente et ma prisonnière.

Je continuai : « C'est trop facile votre attitude à vous les Juifs d'Israël. La terre entière doit vous écouter, mais dès que moi j'essaie d'ouvrir la bouche, il n'y a plus personne. Marko entre en transe. Toi, tu veux t'éclipser... Nous sommes quoi, nous? Des chiens?... Nous avons juste le droit d'aboyer ?

« Je veux parler sans crier. Moi aussi, j'ai souffert, et je souffre encore. Y a-t-il un seuil dans la souffrance pour que le droit à la parole nous soit accordé, un nombre de morts, de blessés à atteindre, un nombre d'années d'exil?... Je veux que quelqu'un accepte de partager. »

Je tenais toujours la fourchette à la main, mais je m'étais maintenant assise sur le lit à côté de Sarah. Dans ses yeux, il y avait encore la même panique, mais je ne la voyais pas.

« Si tu veux -de toute façon, elle n'avait pas le choix-, je vais continuer l'histoire de mon grand-père. Pas sa propre histoire. Sa propre histoire, j'ai déjà presque tout dit. La suite conduit tranquillement jusqu'à moi, jusqu'à ma génération. Je veux parler de l'histoire de son village.

« Ce village s'appelait Cheikh Munis, mais ce nom ne te dira rien. Ce nom ne dit plus rien à personne, et c'est normal, car le village n'existe plus, si ce n'est dans notre souvenir, à nous Palestiniens, Arabes d'Israël. Quand je dis "N'existe plus", ce n'est pas une image. Tu vas comprendre. »

J'avais posé ma fourchette. Je ne menaçais même plus Sarah.

« Après le départ de tous les habitants, même les chats, ils sont venus avec des bulldozers. Vos soldats, toujours vos soldats. Ils ont fait tomber les murs de toutes les maisons. Toutes. Ils ont soulevé les fondations. Deux heures après, il n'y avait plus rien, il n'y avait plus qu'un champ de ruines. Même pas de vraies ruines, juste un paysage tourmenté, presque un champ labouré. Car nos maisons existent depuis des siècles, mais elles font corps avec le paysage. Les pierres viennent des montagnes environnantes. Après le passage des bulldozers, la terre était simplement retournée à la terre. Pour que disparaisse le désordre, les dernières traces, il n'y avait plus qu'à attendre le printemps, l'herbe, les cactus et aussi les figuiers qui ne meurent jamais.

« Mais ce n'était pas encore assez pour ceux qui commandent les soldats, le crime n'était pas encore parfait. Ecoute la suite.

« Ils sont allés chercher ailleurs, je ne sais où, des ruines de l'époque romaine. De vraies ruines cette fois. Ça a duré plusieurs jours, à grand renfort de camions militaires. Ces ruines, ils les ont disposées à l'endroit même où se trouvait notre village. Mais pas n'importe comment, car il y avait des spécialistes. Ils ont si bien travaillé que depuis ils font visiter le lieu aux touristes comme un site archéologique. Bien sûr, ils ne disent à personne que les pierres viennent d'ailleurs.

« Un site archéologique, c'est une idée géniale. Ça explique le paysage toujours tourmenté. Ça efface d'un trait deux mille ans d'histoire. Ça justifie et excuse votre présence. C'est merveilleux, vous êtes revenus et nous n'avons jamais existé. »

Je ne regardais même plus Sarah. J'ai dit, je lui ai demandé, presque en la suppliant : « Tu me crois au moins ? », toujours sans la regarder.

Depuis tout ce temps où j'avais arrêté de la surveiller, elle a enfin compris qu'elle pouvait reprendre le dessus. Elle a sauté sur moi. Brutalement. Maladroitement. Elle avait certainement encore très peur, mais elle a osé. Elle m'a attrapé le cou par-derrière. Elle m'étranglait. Je ne pouvais plus respirer.

En même temps qu'elle serrait, serrait à m'étouffer, elle a commencé à crier, hurler pour appeler au secours.

Moi, je ne pouvais plus rien faire, mais de toute façon, je n'essayais même pas. Je crois que je me serais laissé tuer sans réagir. Depuis un bon moment déjà, elle n'était plus mon otage. Seulement ma confidente. Seulement ça.

Drôle de confidente qui, certainement, ne m'avait pas écoutée une seule minute. N'avait songé qu'à son salut et à rien d'autre. Normal. Je ne pouvais même pas lui en vouloir.

En tout cas, j'avais parlé. J'avais dit un morceau de ce que j'avais à dire pour sortir du trou. Désormais, fataliste, je pensais : « Assez pour aujourd'hui. Demain est un autre jour. »

Les infirmiers sont arrivés vite fait. Avec les cris qu'elle poussait, à moins d'être sourds, ils ne pouvaient pas tarder. Pour la deuxième fois dans la même journée, j'étais accusée d'agression caractérisée. Cette fois sans le moindre risque de confusion.

Je n'amusais plus personne. Ni infirmiers ni docteurs, venus à la rescousse et mis au courant des moindres détails de mes longs discours.

Aussi longtemps que j'avais su rester la gentille Palestinienne, tellement bien intégrée qu'elle s'exprime parfaitement en hébreu et n'évoque jamais en public les malheurs de son peuple, je pouvais les intéresser.

Ce qu'ils aimaient en moi, c'était certainement le côté chien savant. On ne voyait presque plus que j'étais arabe tellement j'avais bien assimilé leurs mœurs.

Ma maladie devenait une passionnante énigme, une douloureuse et poignante histoire personnelle.

Cette belle jeune fille restera-t-elle muette toute sa vie, ou saura-t-elle échapper à cette fatalité?

Ils étaient prêts s'investir pour que le feuilleton à l'eau de rose connaisse un heureux dénouement.

Quand ils ont compris que j'avais mal à mon peuple et nulle part ailleurs, quand j'ai voulu associer la Palestine à ma guérison, ils m'ont laissée tomber, très vite et sans ménagements.

Ils m'ont tous laissée tomber, médecins, infirmières, aides-soignants, avec une désolante unanimité.

Pour m'aider et me soutenir, il n'est resté qu'une infirmière, mais en cachette de tous les autres, le médecin aux yeux verts et bien sûr mes parents.

Cette folle journée a marqué le début de la période la plus sombre de ma vie, ce long mois durant lequel je ne pouvais même plus compter sur votre présence pour me soutenir en partageant mon fardeau.

Au fond du trou, je n'avais pas tant souffert. Au fond du trou, j'étais inconsciente, j'étais assommée par les médicaments, j'étais seule et j'avais décidé une fois pour toutes que le monde extérieur n'existait plus. Dans ces conditions, on est peut-être en très mauvais état, mais on souffre moins.

Désormais, j'avais retrouvé assez de lucidité pour constater mes progrès et éventuellement m'en réjouir. Mais avec cette lucidité en partie retrouvée, je voyais surtout autre chose. Je voyais mon état réel, et aussi la longue, trop longue route qui me restait à parcourir pour espérer une fragile guérison, une relative maîtrise sur ma vie de tous les jours.

J'imaginai l'avenir et je sombrais dans le désespoir. Je regardais le présent et c'était encore pire.

Depuis plusieurs mois déjà, moi qui n'avais jamais rien fait de mal, j'étais en quelque sorte en prison. Car cette chambre, cette jolie chambre pour moi toute seule, n'était rien d'autre qu'une vulgaire cellule. Elle en possédait d'ailleurs tous les traits caractéristiques. Comment avais-je fait pour ne pas le remarquer plus tôt?... Pas de doute, j'étais bien malade.

Quatre murs trop proches, froids et nus. Un coin-toilette, et comme mobilier, un lit, c'est tout. Un lit solidement fixé au sol, un lit métallique, mais aux angles soigneusement arrondis pour éviter de se blesser, volontairement ou pas. En plus et depuis peu, cette table en bois avec sa chaise, dont la présence était toujours restée incongrue. Surtout maintenant que je n'osais plus m'asseoir et écrire, n'osais même plus essayer.

Pour compléter le tableau dans le genre caricature, la fenêtre trop haute et trop étroite, plutôt du style lucarne. Une fenêtre qui n'ouvrait en fait que sur le ciel, un extérieur plus symbolique que réel.

Pas de doute, ce n'était pas dans ce qu'on appelle une chambre que je vivais là.

D'ailleurs, pour m'ôter les dernières illusions, la porte avait été fermée à clef. Je n'avais pas essayé d'ouvrir, pas essayé de sortir toute seule. Je le savais parce que j'entendais la clef tourner et retourner, quand l'infirmière ou n'importe qui d'autre entra puis ressortait.

Pourtant ce n'était même pas ce petit plus qui m'angoissait particulièrement ou avait déclenché la prise de conscience de mon enfermement. Non, j'avais déjà compris que ma prison, je l'avais dans ma tête. Eux m'enfermaient désormais pour de bon parce qu'ils estimaient que j'étais un danger pour les autres. Moi, je savais que j'étais surtout et toujours un danger pour moi.

J'étais incapable de vivre sans le soutien des autres pour les gestes les plus anodins de la vie. Voilà où était le problème. Le vrai problème. Porte fermée à clef ou pas.

J'avais quinze ans, j'étais dans la fraîcheur de l'âge et je ne pouvais pas vivre autrement qu'en prison. Rien de réjouissant dans ce genre de constat. Pas de quoi frapper dans ses mains et s'écrier : « Ciel, que j'ai progressé! »

Outre l'idée d'enfermement, l'autre réalité dont la conscience commençait à s'affirmer était le monde extérieur, le monde réel au-delà des murs de la clinique. Géographique. Historique.

Du point de vue de mon évolution clinique, pour parler comme les docteurs, c'était un mieux, aucun doute, je progressais. Mais là encore, je ne vivais pas cette évolution comme un progrès. Impossible. Je vivais cette évolution comme une douleur nouvelle.

Je savais maintenant où j'étais. Un pays qui était le mien, que cela leur plaise ou non. Que cela me plaise ou non. Israël. Loin, très loin de Lausanne, de la Suisse et de son insouciant fraîcheur. Devant moi, offerte, plus d'immense étendue d'eau perdue dans la brume et ouverte à tous les rêves. Et par temps clair, à l'horizon, plus d'Alpes olympiennes avec dieux grecs garantis.

Rien qu'un pays écrasé de soleil. Un pays où vivre, s'affirmer, exister, restera pour moi, longtemps et quoi qu'il arrive, un combat quotidien. Pire encore, un pays qui ne peut même pas être tout à fait le mien tant qu'ils n'auront pas accepté que l'autre partie de mon peuple vive librement à côté de nous.

Je connaissais désormais ma position géographique irrémédiable, sur la carte de la vie. Je connaissais aussi ma place dans le temps, dans le cours de l'histoire.

Ça a l'air idiot, ce que je dis là. Tout le monde sait où et quand il vit...

Pas du tout! Je suis même certaine que beaucoup d'entre vous ne le réalisent pas, et c'est tant mieux.

Aussi longtemps que vous pouvez vous permettre de ne pas tenir compte du moment et du lieu où vous vivez, même d'ignorer carrément tout ça, c'est qu'autour de vous, il n'y a pas de problème. Ou alors très peu. Si peu qu'il y a moyen de faire semblant.

Moi, j'ai fait semblant, jusqu'au dernier moment, jusqu'à l'extrême limite.

Mais les problèmes sont venus me chercher jusque chez moi. Vraiment chez moi. Pas seulement là où je vivais parfois avec mes parents.

Chez moi.

Je ne vous souhaite pas de réaliser un jour ainsi dans l'urgence, contrainte et forcée.

J'étais de plus en plus mal, mais je parlais. Plus aucun souci de ce côté-là. Une vraie pipelette. Dès que quelqu'un entrait dans ma chambre, même s'il ne faisait que passer, je m'accrochais à lui et ne le lâchais plus. Je le soûlais de mots. Je me soûlais de mots.

Mais des mots vides et inutiles, qui s'entrechoquaient sans jamais créer un sens.

J'avais raconté à Sarah une partie de mon histoire. J'avais ainsi commencé à reprendre possession de mon passé. Mais c'était fini. Je ne parlais plus pour avancer. Je parlais pour oublier mon angoisse, pour cacher mon désarroi.

Comme mes mots ne voulaient rien dire et que je n'étais pas folle au point de l'ignorer, très vite mon discours dérapait, à la recherche d'un terrain plus concret. J'insultais et alors mes mots retrouvaient un sens.

Je n'aurais jamais cru que je connaissais tant d'insultes. Surtout des insultes aussi grossières, aussi crues. Mais le pire n'était pas dans la vulgarité de mon langage. Le pire était que j'avais vite compris comment blesser à coup sûr tous ceux qui passaient. Mes insultes parlaient des Juifs. Mes insultes étaient racistes.

Je devrais avoir honte, mais même aujourd'hui que j'ai retrouvé un semblant de sérénité, je ne peux pas.

J'étais comme un animal blessé. J'ai vu comme ça, un jour, le chien d'un voisin, heurté par une voiture. Mourant, il s'était traîné sous un buisson et roulé en boule. Dès que quelqu'un voulait approcher, même ses maîtres, il montrait les crocs, bavait. C'était pourtant un animal paisible et affectueux. Je le connaissais ainsi. Mais on lui avait fait mal et il ne savait pas qui. Il en voulait à la terre entière. Il ne voulait surtout plus qu'on cherche à l'aider.

J'étais dans le même état que cet animal. Comment pourrais-je avoir honte, même aujourd'hui ?

Autour de moi, ils n'ont pas cherché à comprendre. Ils ne m'aimaient plus et me le montraient. Chaque fois qu'ils daignaient me regarder dans les yeux, ils me disaient que j'étais tombée bien bas.

Plus rien à voir avec la joie qu'ils avaient tous manifestée la première fois que j'avais enfin reparlé. Ce jour-là, j'avais amusé tout le service malgré mon masque douloureux. Du médecin au petit personnel, ils avaient tous applaudi à l'enfant que j'expulsais dans la souffrance.

Désormais, je souffrais autant, mais dégoûtés, ils détournaient la tête, car l'enfant était monstrueux.

De quel droit?

C'est vrai que l'enfant n'était pas beau. Je l'admets. Mais beau ou pas, ils y étaient tous pour quelque chose. Cet enfant était aussi le leur.

Le médecin aux yeux verts a su m'écouter. Il a su m'écouter sans a priori, sans me juger, sans me donner des leçons avant même que je parle. Il était prêt à tout entendre. C'était exactement ce qu'il me fallait.

Heureusement qu'il était là, sinon j'aurais sombré. Il était le seul sur lequel je pouvais encore compter.

Mes parents, bien sûr, ne m'avaient pas lâchée. Ils étaient toujours aussi souvent à mes côtés. Mais avec eux, ce n'était pas pareil. Même aujourd'hui, j'ai encore du mal. À ce moment-là, c'était pire : je ne leur parlais, toujours pas. Impossible. Les mots ne venaient pas. Un mur.

Ils savaient que j'avais retrouvé la parole avec d'autres, et ils faisaient semblant de s'en satisfaire. Ils me souriaient, mais pour moi désormais si sensible, leur souffrance était comme palpable.

Surtout qu'ils n'ignoraient pas de quelle manière j'étais en train de parler. Les insultes. Seulement les insultes. Ça ne risquait pas de les réjouir. Pas n'importe quelles insultes. Des insultes racistes.

J'imagine la tête de mon père quand il a appris que ma nouvelle manière de parler consistait à balancer des insultes racistes à la tête de tous ceux qui osaient entrer dans ma chambre...

Mon père ne m'a jamais appris la haine. Il n'aurait pas su.

La révolte, oui. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il m'invitait à la révolte, mais toujours dans la justice et le respect de l'autre.

Même son pire ennemi, l'ennemi de toute sa vie, mon père ne le haïssait pas. Je peux m'en porter garante. Je le connais assez. Je me suis trouvée à côté de lui dans des circonstances où il aurait pu déraiper. Il aurait eu le droit. Disons l'excuse. Il n'a jamais commis le moindre faux pas. Jamais montré de haine devant moi.

Au contraire, il prenait le temps de m'expliquer clairement, et sa bouche ne mentait pas, car ses yeux disaient pareil. M'expliquer que nous sommes le même peuple. Sémites. Descendants d'Abraham. Les insulter, cracher sur eux, c'est cracher sur nos propres aïeux. Le genre d'argument imparable.

Il continuait en me disant aussi : « Répondre aux criminels par la haine, c'est s'abaisser à leur niveau. Dès lors, il n'y a plus que la loi du plus fort qui compte, et à ce jeu-là, nous perdrons. Notre cause est juste, c'est sa seule force, nous n'avons pas le droit de la salir. »

J'aimais mon père quand il parlait ainsi. J'étais d'accord avec lui, j'approuvais, je hochais la tête. J'étais même fière.

Mais j'étais d'accord avec lui, parce que j'étais loin du champ de bataille. Parce que pour discuter quelque part en Suisse autour du lac Léman, ces idées-là faisaient plus propres. Dès que je me suis retrouvée blessée, sous le feu de l'ennemi, j'ai oublié ses leçons. Si vite et si fort que, devant mon père, j'aurais eu honte.

Pourtant je n'avais pas le droit d'avoir honte. Je devais continuer à parler, avec ou sans haine. C'était une question de vie ou de mort. Tout ce que j'avais enfin vu, découvert, était si laid que je ne pouvais plus le garder en moi. En moi, ça risquait de pourrir et de me tuer.

Je parlais donc comme je pouvais, et j'évitais de regarder mes parents.

Le médecin aux yeux verts a su m'écouter, mais il n'est pas venu vers moi tout de suite.

Je dis toujours le médecin aux yeux verts. Je continue à l'appeler ainsi. C'est bête, même un peu débile d'utiliser ce genre de surnom, surtout que je connais maintenant son nom de famille et également son prénom. Pour moi, il est plus qu'un docteur, presque un ami. Mais avec vous, je préfère ne rien changer. Débile ou pas, c'est sous ce nom que je l'ai découvert et apprécié pour la première fois.

Donc il n'est pas venu vers moi tout de suite. Je devinais son soutien, je savais qu'il ne m'abandonnait pas. Quand il me croisait, il me souriait gentiment. Rien à voir avec le regard des autres.

Sans plus pourtant. Il me souriait, mais sans s'approcher pour autant.

Je ne lui en veux pas de m'avoir fait attendre. Comment lui en vouloir?...

Après tout, c'était bien moi qui l'avais un jour jeté comme un malpropre, parce que je ne supportais plus son insistance à parler vrai, à vouloir me comprendre... Et mon attitude du moment ne risquait pas de lui donner envie de revenir vers moi.

Je ne crois pas qu'il ait eu peur de m'approcher, peur d'être agressé comme les autres. Il savait qu'il ne pouvait pas m'aider, que je n'étais pas encore prête à retrouver un véritable discours.

Il a eu raison d'attendre.

D'ailleurs, quand il s'est enfin décidé à revenir vers moi, quand il est entré dans ma chambre, j'ai encore dérapé.

Je ne l'avais pas reconnu. Je me suis levée et j'ai commencé à parler comme d'habitude, j'ai commencé très vite à l'insulter.

Quand j'ai réalisé, j'ai aussitôt arrêté. Ça ne servait à rien de l'insulter, lui. Comment dire?... Il était neutre.

Je suis retournée m'asseoir sur mon lit. Il s'est installé à côté de moi.

Il est resté longtemps ainsi, sans bouger. Il ne bougeait pas plus que moi et ne disait rien. Juste rester assis et regarder droit devant. Il m'énervait.

C'est énervant quelqu'un qui ne parle pas. J'aurais pourtant dû le savoir.

Du coup, c'est moi qui ai fait le premier pas. Je lui ai dit gentiment, aimablement, comme la personne bien élevée que j'avais toujours été, je lui ai dit : « C'est l'heure du repas, monsieur. Je dois sortir. Veuillez m'excuser. » Je lui ai parlé exactement ainsi. Je ne vous mens pas.

À lui, je mentais, bien sûr, puisque mes repas, je les avais toujours pris seule dans ma chambre. Jamais avec les autres. Jamais dans la salle commune de la cantine. Je savais que cette salle existait, mais jamais encore je n'avais été assez bien dans ma peau pour pouvoir m'y asseoir avec les autres et manger normalement. Encore moins depuis que je m'étais montrée agressive, dangereuse, encore moins depuis qu'on me tenait enfermée dans ma chambre.

Je me comportais comme si j'étais enfin capable de vivre avec les autres, guérie à ce point. C'était ridicule, car même s'il m'avait un peu perdue de vue, il connaissait très bien ma situation, savait tout sur moi, surtout où et comment je mangeais.

Je le regardais dans les yeux et il soutenait mon regard. Je crois même qu'il s'est laissé aller à sourire. Il m'a répondu : « Si vous devez sortir déjeuner, permettez que je vous accompagne. »

C'était un drôle de jeu que nous jouions ensemble, et même pour lui, un jeu dangereux, car il allait assumer seul le risque de me laisser sortir, de me remettre au contact des autres.

Pour ma part, je ne pouvais plus refuser, ni reculer. Je l'ai suivi à la cantine.

Il aurait fallu voir la tête de ceux que nous croisions. Même moi, je m'apercevais qu'ils faisaient une drôle de mine. Pourtant j'avais déjà pas mal de peine à comprendre ce qui était en train de m'arriver.

Nous avons pris un plateau. C'est un self-service. J'ai tout fait normalement, vous vous rendez compte, exactement comme si je venais là tous les jours. Alors que c'était la première fois, depuis que je vivais dans cette clinique, que je mettais les pieds dans ce self. Mystère.

Nous nous sommes assis face à face et nous avons mangé. Je ne me souviens pas de ce que nous avons mangé. Je me souviens de tout le reste, mais pas de ce que nous avons mangé.

Depuis un moment, depuis que nous avons quitté ma chambre, je ne parlais plus et lui non plus. Mais ce n'était pas un silence anormal, un silence gênant. Nous étions comme un couple qui se retrouve. Nous avons des choses importantes à nous dire, et nous attendions le moment propice, sans éprouver le besoin de meubler avec des banalités, comme se sentent obligés de le faire les gens qui se connaissent peu.

J'ai commencé à parler au dessert. Je me souviens du dessert. Un yaourt. Je piochais dans le pot avec ma cuillère et sans lever les yeux, j'ai dit : « C'est vous qui revenez, parce que les autres ne veulent plus de moi! »

Il n'a pas répondu tout de suite. Je sentais qu'il réfléchissait. J'ai levé les yeux. Son visage était tendu, presque inquiet.

« D'abord, je viens vers toi parce que je t'aime bien, Miyassa », a-t-il répliqué... Un temps d'arrêt, puis il a continué : « Mais c'est vrai que les autres ont du mal à te supporter. Je ne dirais pas qu'ils ne veulent plus te voir, mais ils ont du mal à te supporter.

-Pourquoi?

-Tu le sais bien pourquoi! Dès que tu les vois, dès que tu leur parles, c'est pour les insulter!

-Ce n'est pas vrai. Même quand je ne les insulte pas, ils ne veulent pas m'écouter.

- Peut-être. Mais pourquoi les insultes-tu maintenant? Pourquoi maintenant les insultes-tu toujours?

J'ai commencé à lui dire pourquoi. J'ai commencé à lui raconter tout ce que les autres ne voulaient pas entendre.

Nous avons fini de manger, mais nous étions toujours installés à la même table, devant nos plateaux en désordre.

Lui, il était tout de même un peu gêné. Je l'ai senti. D'autres malades étaient assis, pas très loin, la table à côté, et ils écoutaient sans se cacher.

Il était gêné, mais pas moi. Après tout ce que j'avais traversé, il m'en fallait plus pour me sentir gênée. J'avais enfin trouvé un public, quelqu'un prêt à m'écouter sans avoir besoin de crier, ni d'insulter. C'était de loin le plus important.

Je lui ai expliqué pourquoi, à mon avis, j'avais le droit d'injurier tous ceux qui entraient dans ma chambre, même s'ils ne m'avaient rien fait et ne me voulaient aucun mal. Je lui ai expliqué et à ce moment-là, j'y croyais. Elles étaient loin les leçons de mon père.

J'ai dit que j'avais le droit parce que je faisais comme eux.

Il m'a répondu qu'il ne comprenait pas. « Ces gens ne te veulent aucun mal. Ils veulent seulement t'aider. »

Je ne sais pas s'il croyait vraiment ce qu'il disait, mais il l'a dit.

Je lui ai alors raconté ce qui était arrivé dans le village de ma tante. Je ne lui racontais pas encore ce que j'avais vu, moi, de mes propres yeux. Pas encore. Ce n'était pas encore le moment.

« Un jour, quand les soldats ont voulu entrer dans le village, les jeunes avaient barré la rue principale avec des pneus enflammés.

« Les soldats se sont arrêtés avec leurs Jeeps devant la barricade. Les soldats sont descendus de leurs Jeeps.

« Les jeunes venaient à peine de partir en courant. Au fond de la rue, on en voyait encore qui n'avaient pas tourné le coin. Les soldats auraient presque pu essayer de les poursuivre. Mais à cette époque-là, ils avaient déjà trop peur pour oser s'éloigner longtemps de leurs Jeeps et de la radio. Ils n'ont pas essayé de courir après les jeunes. Aucun d'entre eux n'a eu ce genre d'idée... Ils auraient pu aussi attendre tranquillement que les pneus finissent de brûler. C'est long, mais ils avaient le temps. Ils n'avaient que ça faire, ils auraient pu attendre.

« Pourtant, pour l'exemple, ils ne pouvaient pas rester les bras croisés, juste à attendre. Un officier a donné un ordre. À pied, ils ont contourné le barrage et sont entrés dans les maisons de chaque côté de la rue. Bien sûr, les maisons étaient fermées, portes et volets clos.

« Ils ont cogné, fort, puis enfoncé les portes qui ne s'ouvraient pas toutes seules. Ils ont fait sortir ceux qui se terraient dedans.

« Il n'y avait que des femmes, des enfants, des vieillards. Les hommes étaient à cette heure encore au travail... ou depuis longtemps en prison. Il n'y avait pas non plus de jeunes adolescents, filles ou garçons. La preuve que c'étaient bien eux qui avaient mis le feu aux pneus, jeté des pierres sur les soldats.

« Les soldats ont mis dehors toutes les femmes avec leurs jeunes enfants accrochés à leurs jupes, tous les vieillards. Même ceux qui avaient du mal à marcher, ils les ont obligés à sortir. L'officier disait que ceux qui n'arrivaient pas à marcher faisaient semblant.

« Quand tout le monde s'est retrouvé dehors, devant la barricade des pneus en flammes, l'officier a grimpé sur le capot d'une Jeep, et il a commencé un discours. Pas vraiment un discours. Ils aiment bien les discours. Mais là, il n'avait pas le temps. Il était déjà énervé. Il a crié quelques phrases "Vous voyez comme moi ce qu'ont fait vos enfants. Car ce

sont vos enfants qui ont fait ça. Donc vous êtes responsables, et vous allez tous dégager cette barricade.”

« Certains n’avaient pas d’enfants. Ou ils étaient ailleurs. Ou ils étaient déjà morts. Mais ils n’ont rien dit, pas protesté. D’abord parce que cela n’aurait servi à rien. Également parce qu’il était vrai que désormais les enfants étaient à tout le monde.

« Il était impossible de s’approcher, des pneus en flammes. Mais les soldats n’ont rien voulu savoir.

« Les femmes et les vieillards ont cherché des couvertures, puis se sont approchés de la barricade. Ils ont jeté les couvertures sur les pneus qui n’avaient pas encore eu le temps de brûler pour de bon. Ils ont essayé d’enlever au moins ceux-là.

« Il faisait trop chaud. L’air était brûlant. Les enfants pleuraient. Ils avaient tous peur des flammes, mais encore plus des mitraillettes des militaires et de leurs cris.

« Ils savaient tous ce dont les soldats sont capables dans ces moments-là, surtout quand il n’y a pas d’autres témoins que “nous”. Car “nous”, nous ne comptons pas.

« Ils avaient peur, mais ils ont dégagé la rue. »

Voilà ce que j’ai raconté au médecin aux yeux verts. Je ne sais pas si ça répondait à sa question. Je crois que oui, au moins en partie, car il m’a laissée parler jusqu’au bout, puis il n’a plus rien ajouté et nous nous sommes levés tous les deux. Nous avons déposé nos plateaux sur le tapis roulant et j’ai regagné ma chambre.

Vous avez déjà eu peur, vous aussi? Vous avez déjà eu peur de quelqu’un qui vous menace physiquement?

Moi, oui. Des soldats m’ont menacée ainsi.

Avant, je n’avais peur de rien. Depuis, j’ai peur de tout. Même de mon reflet dans une glace.

Je hais les soldats.

À partir de ce moment, le médecin aux yeux verts est revenu tous les jours, et j'ai continué avec tout ce que j'avais à dire.

En me libérant ainsi avec lui, j'ai progressé très vite, j'ai rapidement retrouvé assez de calme et de sérénité pour reprendre le chemin de mon cahier, recommencer à vous écrire, vous refaire confiance. Mon long mois de calvaire s'achevait.

Parfois il me rejoignait dans ma chambre. Parfois j'allais dans son bureau. Parfois aussi nous sortions nous promener ou manger ensemble comme la première fois. Il n'y avait ni règle, ni rendez-vous. Je profitais d'un régime de faveur, mais je n'avais rien demandé.

Je lui ai raconté tout ce qui gâchait ma vie.

Les malheurs des miens. Les malheurs de mon peuple. Une longue suite d'injustices. D'erreurs aussi, c'est vrai. Surtout une expérience quotidienne de la répression.

Je racontais sans hésiter, sans trébucher sur les souvenirs. J'avais tout soigneusement noté quelque part dans ma tête. Tout ce que j'avais vu, apparemment sans le remarquer, tout ce que j'avais entendu depuis que j'étais gamine.

Moi si futile et si légère, préoccupée seulement par le pouvoir de séduction de mon image, j'avais malgré tout pris soin de mettre ces faits au secret dans un coin de ma mémoire. Presque à mon propre insu.

Je reprenais désormais possession de cette partie de moi-même. En les confiant à cet homme, à ce docteur, je ne me débarrassais pas de mes souvenirs. Au contraire, je les faisais enfin miens, pleinement miens.

Je récupérais l'héritage. J'étais disposée à l'assumer.

Lui... le médecin -j'ai failli dire son prénom, mais il ne faut pas, j'ai encore besoin de son anonymat-, lui, il m'écoutait avec beaucoup d'attention.

Je me trompe peut-être, mais je suis persuadée qu'il ne m'écoutait pas comme un docteur, payé pour écouter, reçoit, subit les fantasmes personnels d'un quelconque patient.

Sans me vanter et vous allez comprendre, je n'étais pas pour lui une simple patiente. Je n'étais même plus un individu, une personne. Presque plus Miyassa.

À moi toute seule, j'étais la Palestine.

La Palestine, malgré sa longue fréquentation d'Israël, -ou peut-être, à cause- il ne la connaissait pas encore, ne l'avait surtout jamais rencontrée.

C'était fait. En m'écoutant, il découvrait enfin sa réalité.

Merveilleux pour moi d'avoir su trouver un confident aussi attentif, passionné.

Aujourd'hui, ces rencontres quasi quotidiennes n'ont pas cessé. Pourtant, ce n'est plus pareil.

Je ne m'ennuie pas, je passe des moments agréables, mais je n'évoque que des banalités, la pluie et le beau temps.

Je n'ai plus rien à lui dire...

J'ai toujours refusé et je refuse encore de lui parler de ce qui me reste à exprimer, à confesser, et qui est pourtant l'essentiel : mon « accident », comme ils l'appellent ici.

J'ai parlé avec lui de tout ou presque, mais jamais de cette expérience personnelle, vécue dans ma chair, du malheur de mon peuple. Certes un petit malheur presque dérisoire, comparé à la liste des souffrances que j'ai énumérées jour après jour. Mais tout de même un malheur qui a failli me détruire, m'a conduite ici, mise dans cet état. Le malheur qui a tout déclenché et que tôt ou tard j'aurai à dire pour espérer m'en sortir complètement

Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas encore osé parler au docteur de ce malheur tout personnel. C'est confus. Prête, je pense maintenant l'être; ce n'est donc pas pour ça. Je ne crois pas non plus qu'il s'agisse d'un manque de confiance en lui. Je vous l'ai expliqué; il est presque un ami.

Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas par hasard que j'ai recommencé à écrire, à vous écrire. J'avais déjà ma petite idée derrière la tête.

Je savais que je ne confesserai mon malheur qu'à vous. D'abord à vous et à personne d'autre.

Je suis fatiguée. Je vais me coucher.

J'ai réfléchi.

Je continue à réfléchir beaucoup, mais ce n'est ni du luxe, ni un nouveau genre que je me donne. En ce moment, pour moi, c'est vital. J'ai besoin de savoir avec certitude où je mets les pieds. Je n'ai plus trop le droit à l'erreur, le droit de m'égarer.

Quand on s'est laissé dériver, comme je l'ai fait, si loin du désir de vivre, il faut ramer pour revenir. Autant ramer dans le bon sens. Autant ne pas s'épuiser sur de fausses routes.

J'ai réfléchi et je crois comprendre pourquoi j'ai toujours tellement besoin de vous. Ce qui m'a perturbée un moment, c'est que les raisons ont changé. Je n'ai plus besoin de vous pour les mêmes raisons qu'au début.

Au début, je vous l'ai déjà dit d'ailleurs, parler avec vous, c'était en même temps échapper un peu à ce pays et à sa trop cruelle réalité. Pour accepter de revenir à la vie, j'avais besoin d'entretenir l'illusion qu'une fuite, vivre ailleurs, était encore possible. Ça a marché, puisque depuis j'ai tout de même pas mal avancé.

Ça a marché, mais désormais l'illusion s'est dissipée. Je n'ai plus envie de fuir. Je sais que c'est impossible. Si j'ai toujours besoin de vous, c'est donc pour une autre raison.

C'est difficile à expliquer, mais je vais essayer.

Avec le docteur, plus ça va, plus je suis Miyassa l'Arabe, la Palestinienne. C'est bien. C'est ce que je suis. C'est ce que je veux être.

Mais je ne suis pas que ça. Jamais je ne serai que ça.

Je resterai aussi, que je le veuille ou non, Miyassa l'Israélienne, Miyassa l'Occidentale, presque Miyassa la Grecque tellement j'y ai longtemps cru.

On ne se débarrasse pas d'une culture, même d'emprunt, comme d'un vulgaire habit, qui ne convient plus. Penser qu'il pourrait en être autrement serait me mentir à nouveau, me mentir d'une autre manière. Ce serait aller tôt ou tard vers une nouvelle catastrophe.

Mais ici, ils me demandent déjà tous de choisir.

Je ne suis plus aussi isolée qu'avant. Des échos de la réalité qui m'entoure parviennent jusqu'à moi, m'interpellent. J'entends parler de paix, mais aussi, dans les deux camps, de la montée de cette nouvelle forme de désespoir qu'est l'intégrisme.

Ça me fait peur.

Même le médecin aux yeux verts, certainement sans s'en rendre compte, me pousse vers une impasse. Et ce n'est qu'un début. Ça ne va pas s'arranger. Pour résister, pour tenir le coup, il faudra que j'y croie dur comme fer.

Vous qui vivez ailleurs, vous êtes l'autre partie de moi-même. Si je suis capable de vous expliquer ce qui m'arrive, c'est bon, je reste entière. Sinon, à la première occasion, je tombe à nouveau en morceaux.

Vous comprenez mieux pourquoi j'ai toujours autant besoin de vous?

Avec vous, je ne parlerai pas des malheurs de mon peuple. Je vais parler de mon propre malheur.

Les malheurs de mon peuple, je les ai racontés au docteur. J'avais besoin de les dire. Heureusement qu'il était là. Heureusement aussi qu'il était prêt à m'entendre, à me comprendre.

Il ne vivait pas dans ce pays les yeux fermés. Il levait la tête et regardait autour de lui. À cause de tout ce qu'il avait vu, il avait besoin d'explications nouvelles, complémentaires. Juste à ce moment-là, juste au moment où je me décidais à parler. Quand j'ai commencé, il m'attendait. Pour l'un et pour l'autre, c'était parfait.

Avec vous, ce ne serait pas pareil. D'abord, je n'ai pas envie de me répéter. Je n'en ai pas besoin. Ensuite vous êtes trop loin du monde dans lequel je vis pour comprendre une simple énumération de nos malheurs.

Le malheur de mon peuple est une histoire banale de répression, de populations déplacées, de terres et de biens spoliés, de vies déchirées.

Il vous suffit de tourner le bouton de la radio ou d'allumer la télé pour entendre parler d'autres forfaits de ce genre, ailleurs, partout, pire les uns que les autres.

Vous voulez bien pleurer, mais vous ne savez plus sur qui. Des camps s'affrontent et s'entretuent; qui a tort ou raison, qui a commencé?

De plus, vous êtes tellement tranquilles et loin de tout ça que vous n'avez pas spécialement envie de vous fatiguer à comprendre. Je ne vous en veux pas. J'ai essayé aussi. À Lausanne, quand je croisais l'actualité déchirée de mon pays, je mettais une pièce dans le juke-box et je dansais.

Sur ce terrain-là, je n'essayerai pas de vous convaincre. Je ne jouerai pas avec vous au jeu horrible de qui a le plus tué, le plus souffert et depuis quand.

Je ne veux, ni me faire plaindre, ni que vous me donniez raison. Je veux, voudrais, que vous compreniez et acceptiez qu'une fille comme moi existe. Moi, Miyassa, une jeune Palestinienne, Arabe d'Israël de quinze ans...

A propos, c'est bientôt mon anniversaire... Mais ce n'est pas le moment d'en parler.

Je ne suis pas une extraterrestre. Quand le malheur est tombé sur moi, j'étais absolument semblable à vous et me croyais invulnérable.

Je ne cherche pas à vous effrayer, mais vous aussi vous vivez peut-être dans un monde d'illusions. Ce qui m'arrive n'arrive pas qu'aux autres. La terre est toute petite. Si petite et si fragile.

Depuis que vous me lisez, si vous avez commencé à me respecter et à me comprendre, alors peut-être vous vous poserez enfin la seule question qui m'intéresse :

Qui continue à semer le malheur ici et pourquoi?

Si je n'ai pas retrouvé Miyassa dès le début du mois qu'elle vient de vous décrire c'était bien, comme elle l'a deviné, parce que personne ne pouvait immédiatement l'aider. Elle ne l'aurait pas accepté.

Mais ce fut également pour une autre raison : le climat détestable, odieux, qui régna longtemps autour d'elle après son agression contre une infirmière. La prise d'otage, comme ils disaient ici.

Cette affaire avait provoqué un véritable scandale. Chacun savait depuis toujours qui était vraiment Miyassa, d'où elle venait. Ils semblaient pourtant tous le découvrir.

Ils voulaient la chasser de la clinique, l'expulser. Certains parlaient même de porter plainte, parlaient jugement, prison. La vraie prison, avec des policiers ou des soldats. Des médecins parlaient ainsi. Je les ai entendus.

J'étais abasourdi. Je ne comprenais plus. Je trouvai pourtant le courage de défendre Miyassa bec et ongles. En vain, car si mes collègues m'écoutaient encore, ce n'était que par politesse. J'étais désormais suspect. Même pas suspect de sympathie pour la cause palestinienne. Ils n'utilisaient jamais cette expression, pas plus que cet adjectif. J'étais suspect de sentimentalisme.

« Avec ces gens-là, les sentiments habituels, les sentiments humains, ne peuvent pas avoir cours. C'est peut-être malheureux, mais c'est ainsi! » Voilà ce qu'on essayait de m'expliquer discrètement.

Je me disais : « Ce n'est pas vrai. Tu rêves. Ces arguments, tu les connais. Ils ne sont tout de même pas en train de les utiliser à leur tour... Ils ne peuvent pas avoir perdu à ce point la mémoire. »

Mais je ne rêvais pas. Pire, dans ces moments de tension extrême, dans ces moments où l'existence du pays semblait mise en cause, ceux qui pensaient différemment –car il y en avait- hésitaient à élever la voix de peur d'être accusés de trahison. La bêtise crasse occupait le terrain en toute tranquillité.

Enfin Miyassa ne fut pas immédiatement expulsée. Ils continuèrent à accepter de la soigner comme une malade ordinaire, comme la malade qu'elle était. Mais cette fois, c'était clair : pour s'occuper d'elle, j'étais commis d'office. C'était moi ou personne. J'avais le champ libre.

Il est vrai qu'elle les insultait alors, tous et sans raison apparente. Mais elle n'était malgré tout qu'une enfant malade.

J'avais longuement discuté avec les parents.

N'était-il pas préférable de retirer Miyassa de cette clinique sans tarder et de l'envoyer à l'étranger? Dans une ambiance paisible et détendue, elle aurait certainement plus de chances de retrouver une sérénité perdue. D'autant qu'il n'y avait pas vraiment de problème d'argent.

C'était une solution de fuite, mais la plus sage, et son père et sa mère furent vite d'accord.

Pourtant Miyassa ne nous laissa pas le temps de prendre une décision de ce genre. Car c'est à ce moment qu'elle accepta enfin de me parler, qu'elle entama le récit de toute cette réalité qu'elle avait jusqu'à présent refusé de regarder en face.

Je compris qu'il n'était plus temps de l'aider à fuir.

Fuir n'était plus ce dont elle avait besoin. Au contraire, elle était malade d'avoir déjà essayé, mais sans y parvenir. Elle souffrait d'avoir cru pouvoir arracher impunément sa propre peau.

Pour guérir, elle n'avait pas d'autre choix que d'affronter cet environnement, qui même hostile restait le sien. Quitte à partir plus tard peut-être. Mais affronter d'abord.

J'expliquai aux parents de Miyassa cette évolution nouvelle.

Ils baissèrent la tête, comme s'ils savaient déjà que de toute façon leur fille ne leur appartenait plus.

Vers la fin du mois, j'ai donc commencé à retrouver Miyassa tous les jours. Le plus souvent, nous sortions, nous allions nous promener dans le parc. Absolument comme elle le faisait auparavant avec Marko. Sauf que désormais c'était elle qui parlait.

À propos de Marko, je dois vous avouer que ce fut seulement en lisant le cahier de Miyassa que je découvris l'importance de son rôle.

Je me souviens vaguement de sa silhouette de grand gaillard dégingandé, de cette allure maladroite d'adolescent qu'il avait gardée malgré ses vingt ans passés, mais c'est tout. Dans les jours qui suivirent l'incident avec Miyassa, il disparut de la clinique, et je cherchai d'autant moins à savoir ce qu'il était devenu que plus jamais au cours de nos rencontres, même quand elle allait déjà beaucoup mieux, Miyassa n'évoqua son souvenir.

Aujourd'hui, je regrette d'avoir si peu connu Marko.

Quelque part, ils ont vécu la même histoire. D'ailleurs Miyassa l'a senti et parle d'une certaine ressemblance pour expliquer son attirance. Ils sont l'un et l'autre des enfants victimes de cette guerre. Chacun dans son camp, mais tout autant victimes.

Mieux connaître Marko m'aurait aidé à prendre du recul, à retrouver peut-être une rigueur professionnelle un moment perdue.

Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il était soldat dans la bande de Gaza, quand il perdit pied et sombra dans la folie.

Quelle épreuve insupportable transforma ce jeune homme robuste en enfant craintif?... Je peux l'imaginer aisément.

J'ai vécu d'assez près ces opérations de maintien de l'ordre dans les territoires occupés, cette sale guerre qui ne veut pas dire son nom, affrontement surréaliste entre des guerriers bardés d'armes sophistiquées et une population souvent apparemment paisible... apparemment seulement.

Mais je ne peux que l'imaginer.

En ce temps-là, au temps de nos rencontres, Miyassa devenait tous les jours un peu plus belle.

La transformation était ahurissante. Surtout pour moi qui ne l'avais jamais connue avant, pour moi qui l'avais découverte ici, blessée, méfiante, traquée.

Ses épaules s'ouvraient, elle relevait la tête. Elle avait même retrouvé un large sourire, un vrai sourire d'enfant dans son visage de femme.

Ce sourire, elle me l'offrait tous les jours en m'accueillant. C'était sa manière de me remercier de l'avoir aidée à porter son trop lourd fardeau. Un joli cadeau qu'elle me faisait là.

Si Marko avait eu la chance de profiter lui aussi de ce sourire, il aurait certainement abordé Miyassa avec quelque chose du genre : « Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues qui remontent de l'abreuvoir. »

Mais à l'époque de Marko, Miyassa n'avait pas encore réappris à sourire.

Je ne vous répéterai pas tout ce qu'elle a pu m'avouer. Elle ne voulait pas vous en parler elle-même. Elle avait ses raisons. Je ne la trahirai pas.

Quand vous aurez fini son cahier, si vous voulez vraiment en savoir plus sur son peuple, vous pourrez trouver dans des livres d'histoire les renseignements qui vous manquent.

Je peux vous répéter par contre une phrase que j'avais notée tellement elle me semblait belle, digne.

« L'important n'est pas ce qu'on nous a fait. L'important, c'est ce que nous saurons en faire. »

Elle me dit ça un jour tranquillement, en parlant de tout et de rien. Je me rappelle lui avoir demandé si la formule était vraiment d'elle. Je la trouvais certainement trop bien léchée, le genre de pensée peaufinée pour le sujet annuel de philosophie au baccalauréat,

Elle éclata franchement de rire. Elle avait également réappris. Elle me répondit :

« Pourquoi ce ne serait pas de moi? C'est trop profond pour mon âge? »

Je me mis aussi à rire avec elle. Pourtant ce que nous disions n'était pas spécialement drôle. Mais j'étais simplement heureux d'être assis là, à côté d'elle, à l'écouter parler et rire, à la regarder.

Miyassa a parcouru en raccourci tout le cycle de la révolte de son peuple.

La peur d'abord, tellement présente, violente, qu'il n'y a rien à faire, même pas moyen de réagir.

Ensuite la colère et l'explosion brutale, le désir de vengeance. À mourir pour mourir, mourir en détruisant l'ennemi, en l'entraînant avec soi au fond du trou. Maigre consolation, mais déjà première occasion de relever la tête.

En découvrant, avec quelle attention je l'écoutais, je pense qu'elle comprit enfin qu'elle n'était pas aussi seule et abandonnée que semblaient l'indiquer les apparences. Peut-être pouvait-elle encore choisir le camp de la vie, même en épousant entièrement la cause de son peuple. Du coup, elle se mit de nouveau à vous écrire, elle retrouva son cahier.

Moi qui avais su l'aider à revivre, je perdis par contre rapidement le contact. Je crus qu'elle hésitait, qu'elle manquait d'audace. Je continuai à la pousser bêtement vers une voie qu'elle savait déjà sans issue, car le temps de la revanche était révolu.

Comme j'étais incapable de l'accompagner là où elle voulait désormais aller, elle me laissa tomber, mais poliment, discrètement. Elle me parlait toujours, abondamment. Pourtant elle savait déjà qu'elle ne confierait qu'à vous, public anonyme et silencieux, le récit de sa blessure intime, son incontournable aveu.

Maintenant que j'ai comme vous lu son cahier, je peux même retrouver ce que j'appellerais le jour d'après. Le jour où Miyassa put essayer de vivre sans le poids d'un souvenir obsédant.

Quoique rien ne soit aussi simple, car ce genre de souvenir ne se décroche jamais aussi facilement au premier essai.

C'était un jour comme les autres. Elle était radieuse, semblait encore plus heureuse d'exister que la veille. Mais c'était devenu tellement habituel que je ne le remarquai pas particulièrement.

Il faisait chaud, mais nous décidâmes néanmoins de sortir. Du moins, je la laissai décider ainsi.

Toujours comme d'habitude, elle commença à parler avant même que nous fussions installés tranquillement quelque part dans le parc. Elle avait tellement de silences à effacer qu'elle ne perdait plus jamais un seul instant. Elle me surprit seulement pour la première fois quand nous arrivâmes à l'entrée du parc proprement dit.

Ce parc, vous le connaissez, elle vous l'a décrit. Un patchwork, d'ailleurs très réussi, d'arbres de tous les climats de la planète. Et pour choisir sans erreur la destination de son choix, chaque fois des sentiers bien distincts et bien repérables.

Négligeant cette diversité offerte, Miyassa prenait toujours le même chemin et je la suivais, sans d'ailleurs accorder d'importance à son choix. Elle prenait le chemin le plus facile vers une clairière ombragée par un saule imposant. C'était le saule de Marko, mais je l'ignorais encore.

Cette fois, elle s'arrêta à l'entrée du parc et elle me dit : « Aujourd'hui, je voudrais plutôt aller par là! »

Elle proféra cette affirmation malgré tout banale, avec un tel sérieux, une telle solennité, que je levai la tête et la regardai vraiment pour la première fois depuis que nous avions quitté sa chambre.

Elle n'était plus avec moi. La main qu'elle tendait dans la direction choisie tremblait légèrement, et ses yeux brillaient d'un éclat que l'importance de la décision prise ne semblait pas justifier.

Je lui demandai même : « Qu'est-ce qu'il y a? »

Mais elle sut se reprendre aussitôt, et sans me répondre, repartit d'un bon pas sur la nouvelle route qu'elle avait choisie. Elle retrouva si vite une attitude normale que je négligeai d'analyser immédiatement ce petit hiatus.

Nous étions à cette époque-là encore au printemps, mais le soleil cognait déjà très fort et depuis très longtemps ; la chaleur était aussi insoutenable qu'en plein été.

Elle m'amena à l'endroit le plus sec et le plus pelé de tout le parc. Une sorte de butte reconstituée, mais comme on en trouve n'importe où ici dans la campagne, au milieu des champs. Un monticule de terre vierge et proprement retournée, planté d'oliviers centenaires, nouveaux à souhait.

Je ris et lui lançai en m'essuyant le front : « Tu es folle ! Il fait trop chaud ici. Comment veux-tu que nous restions? »

Elle me rétorqua sans rire qu'elle n'avait jamais été aussi peu folle qu'en ce moment.

Je la regardai sans comprendre. C'est seulement aujourd'hui que je comprends.

J'y passerai s'il le faut la nuit entière, mais ce soir j'irai quoi qu'il m'en coûte au bout de mes aveux.

Depuis que vous me lisez, vous commencez à me connaître. Vous savez que je suis fragile, puisque je n'ai pas résisté au poids de la réalité, lorsqu'elle m'est tombée dessus. Mais vous savez aussi que je ne flanche plus, quand ma décision est prise.

J'ai décidé de vous confier ce qui m'est arrivé. Uniquement à vous et à personne d'autre. Je le ferai.

C'est arrivé dans le village de ma tante.

Je tairai le nom de ce village, car nous sommes toujours en guerre, mais il est quelque part dans ce que vous appelez encore « territoires occupés » et que nous appelons déjà Palestine.

Je n'y étais plus retournée depuis le début de l'Intifada. Donc depuis que j'étais étudiante à Lausanne.

Pourquoi y être allée justement cet été-là, alors que tout aurait dû me tenir éloignée de cette région?...

Je ne parle même pas de la peur du danger, bien réel et partout présent à peine franchie la ligne de démarcation. Il fallait être inconsciente pour se jeter volontairement dans un tel guêpier. Mais inconsciente, je l'étais.

Je parle surtout de mon état d'esprit du moment.

Je vous ai déjà expliqué. Je n'avais alors qu'une envie, une envie encore secrète, mais pas moins forte pour autant : fuir au plus vite ce pays et ses problèmes. Retrouver ma Suisse d'adoption, où je pouvais vivre insouciant et légère, comme dans un éternel printemps.

Au lieu d'attendre sans bouger la fin des vacances, une fin toute proche, voilà que je décidais, sans en parler à mes parents, en profitant même de leur absence momentanée, de me jeter au cœur de cette réalité absurde et vulgaire, que j'affirmais détester!

Mystère. Mystère si j'avais voulu analyser mon comportement. Mais analyser un comportement ou n'importe quoi d'autre était alors le dernier de mes soucis. Je pensais encore pouvoir continuer à vivre sans jamais avoir besoin de réfléchir.

Aujourd'hui, je réfléchis. Merci, j'ai appris. Mon comportement m'apparaît toujours très contradictoire, mais plus du tout mystérieux.

Ce que je comprends désormais est tout simple : même si je n'avais pas été blessée, même si je n'avais pas été obligée de vivre la pénible expérience que je viens de traverser, jamais je n'aurais abandonné les miens, comme je croyais pourtant le vouloir.

En fait mon désaccord n'était que pour la forme. Je ne supportais pas l'idée de me sentir coincée, obligée de prendre un chemin plutôt qu'un autre. Je voulais sauvegarder l'illusion que c'était moi qui choisissais, que j'étais toujours libre de mon destin.

Je faisais des manières, je me cachais derrière mon petit doigt, mais j'aurais de toute façon emprunté la même voie. Justement parce que je n'avais déjà plus le choix.

Il m'en a fallu du temps pour comprendre.

C'est bizarre, car j'avance tranquille et sans angoisse, alors que j'avais peur de suer à grosses gouttes, d'être obligée de m'arracher de force mes aveux.

Je n'ai toujours rien dit, je continue à tourner autour du pot, mais je suis déjà aussi légère que si j'avais parlé.

Le simple fait d'avoir décidé m'a libérée de tout le poids.

Quand je suis arrivée, ce n'était pas encore l'heure du couvre-feu, mais les rues étaient déjà désertes.

J'avais les larmes aux yeux, car je ne reconnaissais pas mon village, tellement il avait changé. Il n'avait pas changé comme la vie ordinaire est capable de le faire avec tous les lieux que nous avons un jour traversés. Il avait changé à cause de la guerre, de la guerre seulement.

L'ombre de la guerre l'avait enlaidi, déformé, vieilli en quelque sorte avant l'heure, lui qui avait su jusqu'à présent traverser l'histoire sans une ride.

J'ai marché pourtant sans me tromper, mais en craignant le pire, vers la maison de ma tante.

Non. Située certainement à l'écart du trajet habituel des manifestations, abritée derrière son vieux puits, elle avait été épargnée.

J'en fus bêtement et égoïstement ravie.

Avant d'entrer et de me faire connaître, j'ai même pris le temps de jouer à fermer les yeux pour effacer le présent, puis les rouvrir, et sous la treille et autour du puits, il y eut un instant l'animation des soirs d'été avant cette nouvelle guerre sans fin.

Parmi les parents, d'abord personne ne m'a reconnue. Absolument personne. Bien sûr, ils n'étaient pas prévenus, mais surtout, ils ne me connaissaient qu'enfant, et depuis, je m'étais faite femme.

D'ailleurs, je crois même que s'il n'y avait pas eu le chien, j'aurais été obligée de me présenter.

Oui, le chien. Sans le faire exprès, il nous a tous aidés. Il a commencé tourner autour de moi, en jappant doucement, en réclamant des caresses. Lui, il me reconnaissait. Comme dans l'histoire d'Ulysse. Décidément, j'ai beau faire, la tradition grecque me colle à la peau.

Ils ont fouillé dans leur mémoire, cherché le petit détail qui n'a pas changé, et c'est évidemment ma tante qui la première a crié mon nom.

Tout le monde riait, pleurait, et moi aussi. Mais ils avaient à peine commencé à exprimer leur joie de me revoir qu'ils se sont tous arrêtés. L'heure ne pouvait pas être aux rires. Si j'étais venue jusque là, seule et à l'improviste, ce ne pouvait être que pour une raison grave!

Qu'était-il arrivé chez moi, à mes parents?

Ils n'avaient rien dit, formulé aucune question, mais c'était ce que leur silence soudain disait clairement.

Je les ai rassurés. J'ai expliqué que je venais comme ça, sans raison précise, juste pour les voir. Parce que ça faisait longtemps.

Ils ont retrouvé le sourire et se sont détendus. Mais ils ne m'ont pas crue. Ils n'ont pas cru une seule minute que j'étais là sans raison précise et juste pour le plaisir de les voir. Même la plus frivole et la plus inconsciente des jeunes filles ne vient pas partager sans raison le malheur qui est devenu leur vie quotidienne, et que personne ne peut ignorer à ce point.

Ils ne m'ont pas crue, mais ils n'ont rien dit, car la vraie raison, ils l'avaient déjà devinée. Bien avant moi.

Je revenais comme revient l'enfant prodigue.

Ils m'ont fait entrer dans la maison en m'entourant de caresses et de youyous. Exactement comme une mariée. D'ailleurs la fête qui a suivi en mon honneur et s'est prolongée tard dans la nuit ressemblait beaucoup à un mariage. Un mariage en temps de guerre.

Maintenant encore, je me souviens de ces heures-là, ces heures avant que le malheur n'arrive, comme du plus beau moment de ma vie.

La suite ne fut d'ailleurs que plus cruelle.

Pour essayer de vous expliquer à quel point c'était bien, je vais utiliser une comparaison complètement idiote. Complètement idiote, car les deux réalités sont trop différentes. Mais il faut bien que je trouve un moyen.

Cette soirée me rappelle un autre bon moment de ma vie. En Suisse, celui-là. Une sortie à la neige avec toutes mes amies de l'école. Une randonnée en montagne pendant un week-end entier, avec étape pour la nuit dans un chalet perdu.

Une drôle de comparaison, n'est-ce pas, et pourtant.

Le soir, épuisées, frigorifiées, nous avons allumé un feu de cheminée et nous étions serrées dans la pièce unique. Nous avons mangé, puis ri et parlé très tard dans la nuit.

Nous étions bien. Dehors, il faisait froid, mais les volets étaient clos, et le monde extérieur n'existait plus. Nous nous étions endormies, blotties les unes contre les autres, comme des petits chats dans leur panier.

C'était pareil, cette nuit-là, dans le village de ma tante.

Bien sûr, nous n'avons pas oublié ce qui se passait dehors. Comment oublier?

Mais le danger extérieur, comme la neige et le froid dans mon chalet suisse, renforçait encore notre intimité, la rendait plus douce, plus chaleureuse.

Dehors il y avait les soldats.

Ils s'étaient juste un peu éloignés, mais ils étaient toujours là. Ils avaient grimpé sur la première hauteur, et de là-haut, ils nous surveillaient. La nuit, ils n'osent pas rester coincés dans les ruelles trop étroites.

J'étais entrée dans le village sans les rencontrer, un peu par miracle, car ils n'avaient abandonné le terrain qu'en fin de journée et filtraient tous les passages, même s'ils contrôlaient plutôt les sorties.

Je n'avais pas rencontré les soldats, mais malgré mon overdose d'inconscience, j'ai vite compris que la journée avait été très tendue.

Personne ne prit le temps de me raconter en détail ce qui s'était passé, encore moins de se plaindre, mais je pus sans mal reconstituer l'ensemble.

La journée avait été particulièrement difficile, car la grève quotidienne qui démarre à quinze heures avait été cette fois étendue à la journée entière. Par solidarité avec le deuil du village voisin, qui enterrait le matin même un bébé de treize mois, tué dans les bras de sa mère par le tir tendu d'une grenade lacrymogène.

Personne n'était sorti travailler de la journée, et les commerçants n'avaient même pas entrouvert les rideaux de fer de leurs boutiques.

Après tout, c'était leur argent qu'ils perdaient, c'étaient les villageois qui s'imposaient un sacrifice supplémentaire. Mais pour les autorités, le défi était malgré tout inacceptable, car s'infliger un sacrifice supplémentaire, c'est encore faire preuve d'existence et de liberté.

L'ordre avait été donné aux soldats de briser d'une balle les cadenas, de soulever les rideaux de métal, de déclarer les magasins ouverts. Les commerçants qui dormaient dans les arrière-boutiques, sommés de travailler sous peine de voir le stock détruit ou pillé, s'étaient assis derrière leurs comptoirs. Que pouvaient-ils faire d'autre?

Alors les jeunes avaient pris le relais, commencé à harceler les soldats. À les insulter. À leur lancer des pierres. À brandir sous leur nez les symboles abhorrés de la Palestine. À construire des barricades et à mettre le feu tout ce qui fait assez de fumée pour gêner.

Chaque fois que la provocation devenait trop flagrante, les soldats chargeaient. Ils chargeaient lourdement et sans conviction. Les jeunes, plus rapides et plus légers, s'échappaient toujours. Sauf parfois un qui glissait, et ils l'attrapaient.

Pour celui qui était pris, le jeu de la guerre était terminé. Commençait le vrai cauchemar. Celui qui était pris sortait pour de bon de l'enfance.

Voilà ce qui s'était passé dans le village de ma tante. Le scénario habituel de toutes les journées difficiles depuis le début de l'Intifada.

Sauf que les soldats étaient restés sur leur faim, car ils n'avaient attrapé personne. Ce jour-là. Le jour où j'étais revenue, toute seule et sans prévenir.

En mon honneur, ce fut malgré tout la fête. Malgré les soldats. Ils nous enferment toutes les nuits plus implacablement que la neige et le froid. Mais ils ne peuvent rien contre le feu de joie qui brûle dans nos coeurs, quand nous nous retrouvons.

Nous étions presque trente dans la même pièce. Surtout des jeunes de mon âge, immédiatement prévenus de mon arrivée. Des jeunes avec lesquels j'avais joué un jour ou l'autre, couru dans les champs, sous les oliviers. Puis nos vies s'étaient séparées et aussi inexorablement éloignées que deux objets abandonnés dans l'espace. Mais il faut croire que la volonté humaine est plus forte qu'une quelconque loi de gravitation, même universelle.

Nous avons tant de choses à nous dire que le plus souvent nous parlions en même temps. Mais quand je racontais la Suisse, ils se taisaient et m'écoutaient tous, car ils avaient trop de mal à me croire.

Nous avons déjà beaucoup mangé, goûté tous les plats. Par gourmandise, nous continuions à tremper des bouts de pain dans un bol d'huile d'olive, puis dans le thym.

Il était tard. Nous étouffions nos rires pour qu'aucun éclat ne s'échappe et n'aille nous trahir.

Quand le moment de dormir est enfin arrivé, ma tante a déroulé sans façons ses tapis. Plus personne ne pouvait prendre le risque de sortir, même les voisins les plus proches.

Nous avons éteint les bougies, car l'électricité était depuis longtemps coupée, et nous nous sommes endormis, collés les uns contre les autres, dans la plus vulgaire promiscuité.

Je ne me souviens même pas d'avoir rêvé. Je me suis enfoncée tout de suite dans un sommeil profond. J'avais enfin trouvé l'endroit pour me reposer de toutes mes fatigues, quitter mes doutes et mes tourments.

Ici, je pouvais dormir tranquille. Ici seulement.

Du moins, je le croyais ainsi.

J'ai été réveillée par un vacarme de fin du monde. Des explosions successives aussi terribles que si le village était bombardé.

D'ailleurs, j'ai tout de suite pensé à ça. À un bombardement. Parmi toutes les catastrophes possibles et imaginables.

En plus du bruit, la pièce était éclairée à chaque fois d'une lumière aussi crue qu'en plein jour. Malgré nos rideaux de fortune, ces couvertures ridicules que ma tante avait tendues aux fenêtres pour que la lueur des bougies n'alerte pas les soldats pendant notre veillée interdite.

J'avais peur. J'avais peur, parce que je ne comprenais pas. Je ne comprenais pas pourquoi nous étions bombardés. Je n'imaginai pas ici ce genre de malheur. À moins qu'une nouvelle guerre ouverte, totale ait éclaté, et alors le pire était à craindre.

Les autres aussi avaient peur. Tous. Je le lisais sur leurs visages endormis chaque fois qu'un éclair les arrachait à la nuit comme des fantômes.

Mais eux, ils n'avaient pas peur pour les mêmes raisons que moi. Ils n'avaient pas peur parce qu'ils ne comprenaient pas.

Ils avaient peur au contraire, parce qu'ils comprenaient trop bien ce qui allait se produire. Ils connaissaient la suite.

Le bombardement n'était pas un vrai. Les soldats font toujours ça, avant de se lancer à l'attaque. C'est la technique du karatéka, le cri qui paralyse l'adversaire.

Je l'ai compris toute seule. Personne n'a eu le temps de m'expliquer, car après, tout est allé trop vite.

Les soldats ont fondu sur nous. Ils ont vraiment attaqué notre village, comme on se lance à l'assaut, en pleine guerre, d'une position ennemie, terrée, protégée. Pourtant nous étions sans défense et nous n'avions que nos mains.

Ils sont entrés dans notre maison en faisant éclater la porte à coups de pied et à coups de crosse. Ils ont braqué sur nous leurs mitraillettes.

Ils ont crié: « Ne bougez pas », mais c'était vraiment inutile.

Ils avaient certainement rétabli l'électricité avant d'attaquer, car pour mieux nous surveiller, ils ont alors tout bêtement allumé la lumière.

Ils nous ont tout de suite soupçonnés. Nous étions trop nombreux pour une famille ordinaire. Ils ont appelé du renfort. Ils avaient décidé de s'occuper particulièrement de nous.

Ils ont demandé à tous les hommes, même aux jeunes garçons, de s'aligner contre un mur. Les femmes, ils nous ont d'abord laissées tranquilles, assises toujours sur le tapis. Nous devions rester immobiles et garder la tête baissée.

Les hommes se sont alignés comme les soldats le voulaient, les bras tendus contre le mur et les jambes écartées. En s'alignant ainsi, ils étaient si nombreux qu'ils faisaient presque le tour de la pièce.

Personne ne savait encore ce que les soldats cherchaient. Mais certainement qu'ils ne cherchaient rien de spécial. Ils faisaient juste semblant.

Ce jour-là, ils avaient perdu la partie, car la grève avait tenu bon et ils n'avaient attrapé personne. Ils n'aimaient pas ça. Ils jouaient donc les prolongations. Ils voulaient nous frapper,

et rester les maîtres. Ils n'avaient même pas besoin d'un prétexte pour arrêter quelqu'un, mais ils allaient pourtant le chercher.

Ils ont commencé à fouiller avec soin tous les hommes. Leur passer les mains partout, sous les bras et entre les jambes. Aucun des hommes ne bougeait. Ils étaient tous impassibles. Sauf Ata.

Ata est mon cousin. Il est un peu plus jeune que moi. Il avait alors peut-être douze ans.

C'est mon cousin préféré. Quand il était tout petit et que j'étais chez lui en vacances, il me suivait toujours, partout. Il disait qu'il était amoureux de moi et que plus tard, il m'épouserait. Il n'avait pas honte. Il le disait à tout le monde.

Même moi, particulièrement affolée par tout ce qui nous arrivait, les cris des soldats et leur brutalité, même moi, j'avais déjà remarqué Ata. Il n'était pas comme les autres. Moins impassible. Visiblement nerveux.

Bien sûr, je n'avais pas été la seule à le remarquer. Le responsable des soldats n'avait que ça à faire, regarder, et il avait beaucoup plus l'habitude que moi. C'était son triste métier.

Il s'est approché de Ata, lui a tapé sur l'épaule. Il cherchait son regard, mais n'est pas parvenu à l'accrocher. Il lui a demandé de s'écarter du mur, de venir au milieu de la pièce.

Alors Ata, complètement paniqué, s'est démasqué. Avec une agilité incroyable, il a bondi vers la porte. Il l'a fait si vite qu'il a surpris tout le monde. Il ne serait pas allé loin, mais en tout cas, il aurait pu sortir, car personne, pas un des soldats, n'avait réagi.

Mais même pour ça, Ata n'eut pas de chance. Juste quand il arrivait à la porte, du renfort s'est présenté et il s'est cogné dedans. Il a été renvoyé, jeté sur nous, les femmes, au milieu de la pièce. Il nous est tombé dessus.

Nous aurions bien voulu l'attraper, le protéger, le couvrir de nos corps. Mais c'était inutile. Nous ne pouvions plus rien pour lui.

Le chef des soldats, je ne sais pas ce que c'était, un sergent ou quelque chose de ce genre, a attrapé Ata par le col de la chemise. Il l'a attrapé comme on attrape un chat. Il l'a soulevé d'une seule main. Il était très fort, et Ata trop léger. Il l'a écarté de nous, l'a ramené au milieu des soldats.

Il l'a posé, l'a lâché, et Ata est parvenu à rester debout, mais il tremblait de tous ses membres. C'était atroce de le voir ainsi. Par contre, ça amusait beaucoup les soldats. Ils se sont détendus.

Le sergent a demandé à l'un d'entre eux de fouiller soigneusement Ata. L'homme a commencé, puis il s'est soudain redressé, en criant des injures et en s'essuyant les mains sur le pantalon. Les autres ont compris tout de suite et ont éclaté de rire. Nous aussi, nous avons compris.

Ata avait fait sur lui, dans sa culotte. Ça sentait mauvais.

Parmi les soldats, c'était l'hilarité générale. Ils se tapaient sur les cuisses. Leur chef a d'abord laissé faire. Il riait aussi. C'était bien. Idéal pour le moral des troupes de casser ainsi l'ennemi, de le ridiculiser. Même s'il fallait oublier pour la circonstance que l'ennemi en question n'était qu'un enfant de douze ans.

J'avais d'abord baissé la tête. Je ne voulais plus voir. Je me suis pourtant décidée à regarder Ata. J'ai bien fait, car il ne tremblait plus. Il avait un visage incroyablement digne. Il avait dépassé les frontières de la peur. Les autres ne pouvaient plus rien contre lui. Bien sûr, ils allaient encore essayer de le détruire, mais désormais ils avaient perdu.

Le sergent sentit ce changement et préféra écouter la récréation. Il demanda aux soldats de se calmer et à l'homme de reprendre sa fouille.

Celui-ci n'eut même pas besoin de se salir encore une fois les mains. Ata avait déjà sorti de sa chemise un bout de chiffon roulé en boule. Si vite que personne encore n'eut le temps de réagir. Il le déplia, le tendit à bout de bras, et cria « Vive la Palestine ».

Le chiffon froissé était un portrait d'Arafat.

Le silence qui suivit fut très bref et pourtant aussi lourd et pesant qu'une damnation éternelle.

Entre les soldats et nous, nous tous, car les hommes avaient relevé la tête et s'étaient retournés, il y eut un échange de regards plus éloquent qu'un discours de trois heures.

Il était clair que le premier qui oserait reprendre le cri de Ata déclencherait un vrai carnage. Les visages des soldats étaient révoltés par la haine. Ils subissaient le plus insupportable des défis.

Nous étions comme plantés au bord d'un précipice, soldats et villageois mêlés, attachés les uns aux autres. Il suffisait que l'un d'entre nous se laisse aller pour entraîner les autres.

Finalement, il ne se passa rien de plus et le sergent coupa court, en arrachant le trophée des mains de Ata, et en disant, sans même crier : « Amenez-le! », puis « Faites sortir tout le monde!

Nous avions tous vécu en apnée, hors du monde. D'ailleurs, il y eut alors un bref instant de détente. Même de notre part et malgré notre compassion pour Ata, car sans savoir où ils l'amenaient, nous nous doutions qu'il allait souffrir. Mais le soupir qui nous échappa était le soupir égoïste et incontrôlé de celui qui sauve sa propre vie au coeur de la catastrophe.

Pourtant nous avions tort de souffler, même involontairement, car nous n'étions pas encore au bout de notre nuit.

Je vais aller plus loin avec vous, je vais aller au terme de ma confession. Je commence pourtant à comprendre que je n'ai pas été abattue cette nuit-là par une blessure unique, mais par une succession de chocs insupportables. Un peu comme un boxeur déjà K.-O. debout avant le coup de poing décisif.

Ce séjour en apnée dans les profondeurs de la haine collective m'avait certainement particulièrement affaibli.

En même temps que l'horreur du suicide, j'avais peut-être aussi découvert sa douceur.

Ils nous ont fait asseoir sur la place devant notre maison, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Ils nous ont laissés là pendant plus d'une heure.

Les soldats arrivaient de plus en plus nombreux dans le village. Ils se déversaient dans les rues par camions entiers. Ils entraient dans chaque maison qu'ils fouillaient avec soin, puis s'installaient devant en surveillance.

Mais ils ne faisaient plus sortir personne. Nous étions toujours les seuls sur la place. Ils voulaient nous humilier, mais ils nous craignaient. Malgré la disproportion des forces, ils ne prenaient pas le risque de nous rassembler.

J'étais dans un drôle d'état d'esprit, difficile à expliquer, certainement le même état que mon cousin tout à l'heure. Je n'avais plus peur, mais je n'avais pas non plus les pieds sur terre. J'étais sur un nuage, moi aussi capable de tout et de n'importe quoi.

Après cette longue attente dans la nuit, au milieu du va-et-vient des soldats, le sergent, celui qui commandait tout à l'heure les hommes de la maison, est revenu avec un gradé beaucoup plus important.

Ils étaient très différents. Pas seulement physiquement. Rien qu'à les voir marcher l'un à côté de l'autre, on comprenait qu'ils étaient aussi très différents moralement. Je ne sais pas si l'un était meilleur ou non, je ne me suis pas posé la question en ces termes, mais j'ai compris que ce gradé n'aurait pas réagi tout à l'heure comme le sergent. Lui, il nous aurait

châtiés immédiatement. Personne n'aurait échappé à la catastrophe, pas plus ses soldats que nous.

Je l'ai haï tout de suite en comprenant cela. J'ai eu envie de l'agresser avant même qu'il m'ait donné le moindre prétexte.

Il s'est installé en face de nous, les mains dans le dos. C'était clair, il allait rattraper le temps perdu. Il était là pour nous mater.

Il a demandé à des soldats de nous fouiller encore, cette fois les femmes autant que les hommes.

Quand est arrivé mon tour, ils ont bien sûr trouvé sur moi ma carte d'identité israélienne, et le soldat l'a tout de suite montrée au gradé.

Il m'a fait venir à côté de lui et m'a demandé pourquoi j'étais là.

J'ai répondu, en le regardant droit dans les yeux, que j'étais libre d'aller où je voulais.

Il m'a rétorqué que non, que c'était, ici, zone interdite, zone de sécurité. Il m'a parlé longtemps. Il m'a dit beaucoup de choses. Je ne me souviens plus de tout. Il me faisait en quelque sorte la morale... Comme si c'était vraiment le moment et l'endroit!

Je regardais ailleurs. Je lui montrais qu'il ne m'intéressait pas. J'étais gonflée à bloc. Trop.

Je regardais par-dessus son épaule les soldats qui s'activaient, à la lueur de puissants projecteurs, autour de la maison de ma tante, de ma maison retrouvée. Je me demandais pourquoi ils recommençaient à fouiller. Je n'avais pas encore compris ce qu'ils faisaient.

Je suis arrivée au moins à un résultat. Lui arracher son masque d'hypocrisie. Son air méprisant de supériorité polie.

Il s'est énervé. D'un seul coup. Et il a commencé à m'insulter. Il savait que j'étais arabe, puisque c'est marqué sur ma carte d'identité. Pour m'insulter, il s'est surtout servi de ça. Même pour lui, apparemment très cultivé, c'était le plus facile. Il a terminé en me crachant que je ne méritais pas d'être israélienne.

Alors il m'a tendu ma carte d'identité, et sous mon nez, il l'a déchirée. Il m'a jeté les morceaux.

Il a dit : « Tu as voulu revenir chez les tiens? Maintenant, tu y resteras! »

Il était content de lui. Il riait. Il semblait soulagé. Il n'avait même plus l'air en colère.

J'ai accusé le coup. Je ne m'attendais pas à cette injustice. J'ai crié : « Vous n'avez pas le droit! »

Le droit!... Après tout ce que j'avais vu, après tout ce que j'étais censée savoir, c'était un peu ridicule de crier ça.

Mais ça ou autre chose, j'avais surtout envie de crier. Pas seulement de crier d'ailleurs. Je m'énervais toute seule. Je voulais me venger.

Je me suis carrément jetée sur le lieutenant. J'ai essayé de le frapper, de le gifler.

Il riait toujours. Il m'a attrapé la main et tordu le bras. Il me faisait mal.

Je l'ai mordu. Je n'aurais jamais cru que je serais capable de mordre quelqu'un ainsi. Je l'ai mordu jusqu'au sang, comme une bête.

Il a poussé un cri de douleur, et au moins, il s'est arrêté de rire. C'était toujours ça de gagné.

Mais ce fut ma seule satisfaction, parce que, aussitôt après, j'ai cru que ma bouche explosait. Un soldat venait de me donner un coup de crosse pour que je lâche le morceau. J'ai lâché et je suis tombée. J'ai malgré tout reçu, immédiatement, un autre coup à la tête, encore plus violent. Je ne sais même pas d'où est venu ce dernier. Je me suis aussitôt évanouie.

Mais pas longtemps. Pas encore tout à fait.

Avant de plonger pour de bon au fond de mon trou noir, j'ai encore eu le temps de vivre autre chose.

Ce n'est rien de plus, ce que j'ai vécu ensuite. Rien de vraiment plus grave. D'autant que tout s'est surtout passé dans ma tête. C'est pourtant ce petit plus de douleur qui m'a fait couler.

D'ailleurs, maintenant encore, je voudrais me taire et fuir. Maintenant seulement. Alors que je suis pourtant allée si loin avec vous.

J'ai honte. C'est ça, j'ai honte. J'ai honte pour eux et pour moi.

Pour tout vous dire et vous devez tout savoir, je m'étais déjà couchée et je viens à l'instant de me relever. J'avais déjà éteint la lumière, fermé les yeux, enfoncé la tête sous les draps.

Mais j'ai trouvé que c'était trop bête, et je suis revenue. Surtout que je n'ai plus que quelques mots à vous dire.

Peu de temps après, et il faisait toujours nuit, je suis sortie de mon évanouissement.

J'étais dans les bras de ma tante. Elle me soutenait. Elle avait posé ma tête sur sa poitrine. Les soldats n'avaient pas osé l'empêcher de m'aider.

Je savais que j'étais dans les bras de ma tante, car tout en essuyant avec un pan de sa large robe le sang qui coulait toujours de ma bouche, elle me murmurait des paroles douces, comme elle le faisait pour me consoler quand j'étais enfant.

Je savais aussi où nous étions, car en ouvrant les yeux, devant moi, à quelques dizaines de mètres, je voyais ma maison.

Mais par contre je ne comprenais pas pourquoi nous étions encore à cette heure assises là sur la place. Surtout que nous n'étions pas seules. Autour de nous, disposés en demi-cercle de chaque côté du puits, il y avait famille, voisins et amis.

Il y avait aussi des soldats. Des soldats qui braquaient leurs armes sur nous pour nous tenir à distance.

Alors j'ai commencé à comprendre. J'avais affreusement mal à la tête, mal partout, mais j'ai commencé à comprendre.

Je me suis souvenue de Ata et de son ridicule fanion.

Je savais ce qu'ils allaient faire, ce qu'ils font toujours pour punir les familles de ceux qu'ils appellent des terroristes et installer la peur dans tous les coeurs. Ils allaient faire sauter ma maison.

Mais quand j'ai vu sortir en courant les derniers soldats qui avaient certainement placé les charges, j'ai cherché Ata et je ne l'ai pas vu.

J'ai levé mon visage vers ma tante, et malgré mes blessures, j'ai réussi à lui demander : « Où est Ata ? »

Elle a eu l'air d'hésiter, puis elle a répondu : « Je ne sais pas ! » et elle s'est mise à pleurer.

J'ai continué en affirmant : « Il est toujours dans la maison ! » « Mais non, voyons ! » a-t-elle répondu, en me caressant la tête, mais en pleurant encore plus fort.

Alors je ne l'ai pas crue.

Je suis arrivée à me lever. Ma tante voulait m'en empêcher, mais elle n'a pas pu. Au contraire, elle a été obligée de me soutenir.

Devant moi, un gradé, pas celui que j'avais mordu, un autre, avait levé son bras, et le tenait ainsi en comptant à rebours.

J'ai crié : « Attendez ! » et j'ai eu la force de m'arracher à l'étreinte de ma tante. J'ai couru vers lui, mais sans pouvoir l'atteindre, car deux soldats m'ont aussitôt barré la route.

J'ai crié encore : « Attendez, Ata n'est pas sorti ! »

D'abord le gradé m'a regardée, surpris, puis il a certainement compris et il a éclaté de rire. En même temps, comme il avait fini de compter, il a abaissé son bras.

Tétanisée, j'ai regardé ma maison, celle de mon enfance et de mes souvenirs, celle de mes racines, s'effondrer presque sans bruit, mais dans un énorme nuage de poussière... S'effondrer, j'en étais persuadée, sur mon cousin Ata.

Je me suis pris le visage dans les mains et j'ai hurlé, hurlé à la mort. Un cri tellement sinistre que même les soldats ont dû frémir.

Ensuite, comme les murs de ma maison, j'ai moi aussi disparu à l'intérieur de moi-même. Je me suis faite toute petite. Je me suis tassée.

Je me suis tue.

La police vint arrêter, ou plutôt « enlever » Miyassa dans notre hôpital, peu de temps après les lignes que vous venez de lire.

Pourtant, celles-ci ne furent certainement pas les dernières écrites dans son cahier. Il y a en effet juste après un trou d'une vingtaine de pages sommairement arrachées.

Sur le coup, je fus troublé par ces pages manquantes. Au point d'imaginer les plus invraisemblables scénarios. Du genre, Miyassa essayant en vain de détruire son cahier à l'arrivée des policiers, ou pire, dans le plus pur style du mauvais roman d'espionnage, ces derniers faisant eux-mêmes un tri sélectif à l'intérieur, avant de le remettre en place.

Heureusement, j'ai eu depuis le temps de me calmer, et de revenir à des analyses plus professionnelles.

Je pense désormais que Miyassa a bien déchiré elle-même ces dernières pages, mais que cela n'avait rien à voir avec son arrestation. Elle les a certainement déchirées avant. Elle les a déchirées, parce qu'elles ne lui convenaient plus.

Disons que sur sa lancée, après son dernier aveu, elle avait d'abord continué, à vous écrire, comme si vous étiez devenus des correspondants ordinaires, ou déjà de véritables amis. Elle se trouvait bien avec vous. En totale confiance.

Elle s'aperçut alors qu'elle allait trop vite, qu'elle brûlait les étapes.

Son cahier n'était encore qu'un cri, un cri et rien d'autre, un appel au secours. Plutôt une bouteille à la mer qu'une lettre ordinaire. On ne discute pas aimablement de choses et d'autres avec le correspondant anonyme et aléatoire d'une bouteille à la mer.

Elle est revenue sur ses dernières pages. Elle les a déchirées, peut-être pas une à une, mais je l'imagine très bien ainsi.

Elle a choisi d'arrêter son cahier au plus fort de la confession, à cet instant où elle peut enfin renaître, en acceptant son plus douloureux souvenir.

Je crois qu'elle a eu raison, j'aurais fait comme elle. Mais peu importe mon avis, c'est surtout le vôtre qui comptera.

Maintenant je vais vous dire ce qui est arrivé à Miyassa, comment j'ai récupéré le cahier, et j'aurai fini.

Donc, les policiers sont venus la chercher.

Bien sûr, personne n'a daigné me prévenir. Quand je me suis présenté, le lendemain, pour prendre mon service, on a même essayé de me cacher la vérité.

On m'annonça que Miyassa n'était plus là, parce qu'elle était retournée chez ses parents. Ils avaient décidé de la récupérer. Son état s'était tellement amélioré qu'il n'y avait pas eu moyen de refuser.

« Je suis tout de même son médecin. Vous auriez pu me demander mon avis.

-C'est vrai. Mais les parents ont insisté. »

Pour ma part, le n'insistai pas longuement. Je commençais à avoir l'habitude de leurs arguments fallacieux. J'avais appris à ne compter sur personne, à régler seul mes problèmes.

Je sortis de la clinique, pris le téléphone et appelai chez les parents.

C'était le bon numéro, mais quelqu'un d'autre décrocha. Quelqu'un qui évita de se présenter, mais j'avais compris. Il m'informa que j'étais bien chez les personnes que je voulais joindre, mais elles n'avaient plus le droit d'entrer en contact avec quiconque. Il ajouta : « Momentanément », et bien sûr, « pour des raisons de sécurité ».

Puis tout de suite, il voulut me faire parler. Qui j'étais? Pourquoi je téléphonais? Etc.

N'importe quoi. Il me prenait pour un imbécile. Je raccrochai.

C'était clair. Miyassa était chez elle, dans la maison de ses parents. Elle y était bel et bien retournée, Mais sous surveillance policière. Assignée à résidence. Interdite, et ses parents avec elle, du moindre contact avec le monde extérieur.

Pourquoi? Précisément, je n'en sais toujours rien. Mais elle ne voulait pas se soumettre et constituait ainsi un danger potentiel. En outre, certaines confidences très précises avaient peut-être été interceptées par des oreilles imprévues.

Je pensai immédiatement au cahier. Comme vous le savez déjà, Miyassa ne m'en avait jamais vraiment parlé, mais je ne pouvais ignorer ni son existence, ni l'importance qu'elle lui accordait.

Si les policiers étaient venus la chercher à l'improviste comme c'est toujours le cas, elle avait certainement préféré le laisser dans sa cachette, plutôt que d'essayer de l'emporter.

Je devais à tout prix le retrouver.

Je n'étais déjà plus naïf au point de demander gentiment à visiter sa chambre. On ne m'y aurait point laissé aller seul et sans surveillance. Je décidai de ruser. Je fis semblant de ne plus me préoccuper du sort de Miyassa. Une patiente de perdue, dix de retrouvées. J'attendis patiemment un moment de tranquillité absolue. J'entrai alors seul et même par effraction dans la chambre abandonnée.

Je vis sans tarder qu'elle avait déjà été fouillée. Mais, à l'évidence, sans conviction et par habitude. Sans imaginer qu'il pût y avoir quelque chose d'intéressant à trouver, et même persuadé du contraire.

Tant pis pour eux. Ils se méfient déjà des femmes et des enfants, mais ils n'ont pas encore pensé aux fous.

Je trouvai le cahier, et sortis de l'hôpital avec autant de précautions que si je transportais une bombe, D'ailleurs, c'était bien une bombe que je transportais. Mais pas une bombe terroriste, Une bombe pour ouvrir les yeux et ajouter de la vie.

A partir de ce moment-là, je fus servi par la chance, car j'avais posé depuis longtemps des congés, et ils tombaient précisément dans les jours suivants. Je pus donc quitter le pays, avec le cahier dans mes bagages, sans alarmer personne.

Je savais que je ne retournerais plus en Israël, du moins tant que certains problèmes, devenus pour moi essentiels, n'auraient pas été réglés. Mais je gardai secrète cette certitude, n'en soufflai mot à personne, même pas aux quelques amis les plus proches.

Revenu en Europe, je n'eus qu'un seul souci, un unique objectif : réaliser le voeu de Miyassa, permettre à ses mots arrachés au silence d'atteindre enfin leur public.

J'y suis parvenu, puisque vous venez de les lire.